Concours d'écriture de la ville de Senlis

Thématique 2019-2020

« La porte s'ouvre... »

Remise des textes
jusqu'au 15 janvier 2020

Règlement du concours
sur ville-senlis.fr/concours-ecriture-2019

Ville de Senlis - [illegible] - [illegible] - Visuel : [illegible]

Abbaye de Chaalis
ROYAUMONT
FESTIVAL THÉÂTRAL DE COYE-LA-FORÊT
ARCHÉA
Le Pavillon de Manse
3 points à la ligne éditions
LES ADEX
AGEOT
ÉDITIONS COURTES ET LONGUES
PARCOURS AVENTURE
Historia
Espace GERMINAL
ACS
OFFICE TOURISME
Cinéma Senlis
A.B.S. Amis de la Bibliothèque de Senlis
LIBRAIRIE SAINT-PIERRE
VERBE et L'OBJET
Ville de Senlis

Règlement

Article 1

Ce concours se déroule **du lundi 3 septembre 2019 au mercredi 15 janvier 2020**. Il est ouvert aux collégiens, aux lycéens et aux adultes du territoire français. Une seule participation par personne est acceptée. Le thème est : **La porte s'ouvre...**

Article 2

Écrivez un texte (lettre, nouvelle, poésie, BD...) qui répondra obligatoirement aux contraintes suivantes :

1) **Donnez un titre** qui n'est pas celui du thème du concours

2) Commencer ou terminer le texte par : la porte s'ouvre

3) **Insérez, soulignez et mettre en gras obligatoirement : au moins trois des mots suivants :** diaphane, étrange, inexorablement, paroi, soleil, tambour

4) **Présentation** de 2 pages A4 maximum, si possible imprimées en recto-verso, dactylographiées, police Times New Roman 12 pts, sans agrafe.

voir modèle sur :
www.ville-senlis.fr/concours-ecriture

Article 3

Le texte anonyme et le bulletin d'inscription ci-dessous sont à rendre, sous enveloppe, entre le 3 septembre 2019 et le 15 janvier 2020.

- Pour les adultes et pour les jeunes extérieurs non scolarisés à Senlis : Bibliothèque Municipale 1 rue Bellon 60300 Senlis
- Pour les jeunes scolarisés à Senlis : CDI de leur établissement

Article 4

Les **résultats** seront proclamés le **vendredi 20 mars 2020 à 19h**, salle de l'Obélisque, route de Creil. Tous les participants y sont invités. Les gagnants autorisent la lecture et la publication de leur texte. Le fait de participer au concours implique l'acceptation du présent règlement.

Bulletin d'inscription au Concours d'écriture 2019-2020 de la ville de Senlis

Thème : La porte s'ouvre...

Nom ..... **Prénom** .....

Adresse .....

Téléphone .... / .... / .... / .... / .... **Email** .....@ .....

CATÉGORIE (Cochez)

☐ **Collégiens 6°-5°** **Établissement :** .....

☐ **Collégiens 4°-3** **Établissement :** .....

☐ **Lycéens** **Établissement :** .....

☐ **Adultes**

CONCOURS D'ECRITURE 2019-2020

JEUNES

COLLEGE

6e-5e

1er PRIX	CORNU Ondine	Aventure dans le cauchemar d'un poète	C2
2e PRIX	TEISSIER Louis	Le réveil d'un roi	C8
3e PRIX ex aequo	BERZAL Yanis	A la recherche de son grand-père	C5
	PREVOST Caroline	Poursuite en forêt	C11

4e-3e

1er PRIX ex aequo	PASCAL Claire	Le maitre	C41
	BONNAY EGOROFF Alix	La dernière Vague	C36
2e PRIX	SABATTE Jessica	Nouveau départ	C14
3e PRIX	RICQ Marion	Cache cache à Berlin	C21

LYCEE PRO

1er PRIX	PICOT Laura	Le paradis	LP12
2e PRIX	FERTIN Lucas	Les compétitions du dossard 425	LP6
3e PRIX	GIRARD-CHAMBRUN Axel	La porte du Paradis	LP8

LYCEE

1er PRIX	DULOUT Hortense	Caligula est mort ce soir	L19
2e PRIX	DE REKENIERE Victoria	Nirvâna	L14
3e PRIX ex aequo	GAUTHERON Tom	La vie d'après	L1
	LECHEVALIER Charlotte	Réveil	L12
Finalistes	COUVEZ Lucile	La promesse	L9
	KOZOLOFF Thalia	L'épopée d'un voyage à l'aube des temps	L10
	BOBINET Charline	Anorexie	L20
	LEMAIRE Laurine	La forêt	L7

ADULTES

1er PRIX	LEPOETRE Aurélien	Solitude	A23
2e PRIX EX AEQUO	SAVOYE Bertrand	Prénommer en secret les étoiles	A16
	DUFETEL Patrice	La lettre	A31
3e PRIX	BOUILLON Jocelyne	2025 Et...des valises	A39

Prix spécial Humour	MANTEAU Gilles	Cancans chez les toc-toc	A55
Prix spécial poésie	CORNUS Christiane	Vide	A36
3 Mentions spéciales	CHOJKA Sophie	Le glas	A20
	VERNER Hélène	La louve	A35
	GONIAUX Joëlle	L'envol	A40
PRIX ABS	BENASSER Lakhdar	La corne de gazelle	A 21

Finalistes	**8 nommés**		
	BAYART Sylvie	Si	A5
	RAUCH-MAS Hélène	Imprévu	A9
	SCHMITT Martine	Deux mille vintage	A11
	BOVY Claire	Dernier voyage, classe économique	A17
	KERAUDREN Chantal	Le secret	A37
	BECUWE Mathurine	Je suis bien ici...	A41
	SAKHAROFF Michel	Vertige	A44
	DUEZ Chantal	Les portes du paradis	A54

COLLEGIENS

Catégorie 6e - 5e

1er prix

Ondine CORNU- C2 : *Aventure dans le cauchemar d'un poète*

2e prix

Louis TESSIER – C8 : *Le réveil d'un roi*

3e prix ex-aequo

Yanis BERZAL – C5 : *A la recherche de son grand-père*

Caroline PREVOST – C11 : *Poursuite en forêt*

C2

Aventure dans le cauchemar d'un poète.

Être poète n'est jamais sans risque. Gaston, un jeune poète de grande renommée, faisait partie d'une famille nombreuse, il était le plus âgé d'une fratrie de cinq frères. Quelques années auparavant, il avait vécu une aventure pas comme les autres, un voyage très perturbant dans son métier de poète.

Tout commença lorsque ce jeune homme se réveilla dans un lieu inconnu. Il ne savait pas pourquoi il était là. Cet endroit était tout blanc et très éclairé. On ne distinguait aucune **paroi.** Ce lieu était très vaste. Il n'y avait rien, ni de quoi se restaurer, ni de quoi pouvoir dormir confortablement. Au départ, Gaston, apeuré, pensait être dans un cauchemar, mais au fur et à mesure du temps, il se rendit compte qu'il resterait coincé dans cet endroit très **étrange** à jamais s'il ne faisait rien. Alors, il décida d'aller explorer cet univers mais sa peine fut vaine, car tout était semblable à un puits de lumière blanche. Les jours suivants, Gaston sentit la famine le guetter. Il était épuisé de chercher une issue à cette situation, il devenait **diaphane.** Il pensait que s'en était fini pour lui, il était démoralisé. Il voulait écrire des poésies pour se remonter le moral mais il ne le pouvait pas, car il était démuni de feuilles et de plume. Il était livré à lui-même comme une bête en cage. Un soir, en s'endormant, il avait une phrase qui lui tournait dans la tête : « l'imagination et la création libèrent de tous les mauvais sorts ». Il l'avait lue dans un livre qu'il appréciait fortement, il s'agissait d'un conte pour enfant. Si seulement c'était vrai, mais on lui avait dit étant jeune que ce qui était dans les contes n'était pas le reflet de la réalité.

Le temps passait, Gaston était toujours dans cet endroit infâme et commençait à se dire que finalement, la phrase de son passé pouvait être libératrice, du moins pouvait permettre à son esprit de s'évader. Sauf que, plongé dans cet univers sans fond depuis belle lurette, il avait l'impression de ne plus savoir créer et imaginer.

Finalement à force de réflexion sur lui-même, il se dit : « c'est peut être cela le problème ». Et oui, c'était peut-être à cause du manque d'inspiration auquel il faisait face ces derniers temps que

Gaston s'est retrouvé enfermé dans cette blancheur. En effet, lorsque l'on est un poète à succès, on peut souffrir d'un mal bien connu des auteurs : celui de la page blanche. Voilà, la raison de son enfermement, il était coincé dans cette page blanche ! Même si le jeune poète était fatigué, il commençait à regagner l'espoir qu'il avait perdu et à vouloir s'en sortir. Il chercha alors l'inspiration tant redoutée. Il devait penser à quelque chose d'important pour lui, mais quoi ? A ce moment précis, il se remémora tous les bons moments qu'il avait vécus ces dernières années. La plupart de ces souvenirs étaient basés sur sa famille. Il décida donc d'imaginer des poésies sur ce qui lui faisait le plus plaisir et qui prendraient corps dans sa tête, le manque de plume et de papier étant toujours omniprésent. Pour se concentrer, il ferma les yeux et l'inspiration revint. Il écrivit un poème... puis deux, puis trois… Quand il eut terminé, il rouvrit les yeux et remarqua que tout ce qu'il avait récité dans sa tête s'était au final gravé au sol, comme par magie. On peut dire que sa famille lui avait redonné de l'inspiration !

Les jours suivants, Gaston continua de créer des poésies mais sur d'autres thèmes comme la vie, la terre… Celles-ci, de nouveau, se figeaient au sol. Ce monde de la page blanche commençait à se noircir de jour en jour, la blancheur laissant place à l'obscurité, mais toujours aucun espoir de liberté. Gaston était furieux, il avait fait tout son possible et imaginé des textes sur l'amour, la nature, la musique, l'espoir, la mélancolie… Il avait tout fait, pas moyen d'en trouver d'autres, ne serait-ce qu'une toute petite phrase. Il repensait à toute sa situation et la seule chose qui lui venait était de s'évader de cet endroit. Évidemment ! Il devait créer un poème sur l'évasion ! C'était sa dernière chance, il devait la saisir. Il se mis aussitôt à composer. A l'instant même où il acheva sa phrase, un dessin transperça ce monde de fous. Et c'est ainsi que la porte s'ouvre.

LE RÉVEIL D'UN ROI

C8

La porte s'ouvre…

Et une odeur étrange se fait sentir, une odeur de pourriture et de renfermé. Une dizaine d'archéologues entrent dans la pièce. Des parois en pierre, émanent une fraîcheur qui contraste avec la chaleur étouffante du désert environnant. Un tas de poussière occupe un grand récipient en poterie placé au fond de la salle et de l'humidité est visible sur le plafond au dessus d'une carafe vide.

Des flashs émergent des appareils photos, éclairant la salle d'une lumière éblouissante.
Un craquement résonne en provenance du cercueil au centre de la salle.
Tous les chercheurs se tournent vers celui-ci et l'un d'entre eux propose:

- « Ne faudrait-il pas ouvrir ce sarcophage? Peut-être y a t-il à l'intérieur un roi ou une personne connue des constructeurs de pyramides ?
- As-tu perdu la tête? En déchiffrant les hiéroglyphes il est inscrit : Qui ouvrira la tombe du roi aura la malédiction de Toutankhamon jusqu'à la fin de son existence, s'exclame le chef d'équipe!
- Balivernes ! C'est un tissu de mensonges, créé pour éloigner les pilleurs » .

D'un coup la terre tremble, les vases tombent et une bourrasque balaie la salle.
Les hommes sont saisis d'une grande frayeur.
« Félicitations, tu a attiré la fureur du pharaon! Pars maintenant avant que nous soyons maudis à jamais. »
L'égyptologue furieux de s'être fait rejeter à cause ce qui semblait être des sottises, se révolte et par défiance ouvre le sarcophage.
« Vous voyez! il n'y a rien. Je vous l'avait pourtant dit.»
Tous les hommes se penchent étonnés au-dessus du coffre et approuvent.

Immédiatement après, une tempête éclate hors du tombeau. Le tonnerre résonne et les éclairs strient le ciel qui était immaculé l'instant d'avant. Un vent brusque et violent pénètre dans la salle. Tous les explorateurs stupéfaits se retournent vers la porte. Un spectre diaphane ressemblant étrangement à la peinture qui orne le tombeau apparaît, puis s'exprime d'une voix gutturale :
«Vous, petits incrédules, vous êtes à présent damnés.Vous serez condamnés à errer dans les limbes pour l'éternité. »
La forme s'évanouit dans la pénombre de la salle.
Tous pensent alors, que les odeurs pestilentielles les intoxiquent et entraînent des hallucinations.
Ils s'empressent de sortir.
Voyant les voitures les hommes se mettent à courir. Cependant trois voitures et leurs occupants, comme par magie, s'enfoncent inexorablement dans les tréfonds de la Terre. Les survivants, terrorisés, s'interrogent:
«La malédiction serait elle vraie ?
-Impossible! Ce n'était qu'une coïncidence avec la tempête qui s'est déclarée dehors.
Mais nous sommes en période sèche, une tempête serait anachronique. »
Le sable du désert tel un nuage dense de fumée se soulève alors brusquement et enveloppe les hommes et leurs voitures. Rapidement, la visibilité diminue et la nuit semble tomber sur eux. Ils ont du mal à distinguer les contours de leur collègues, même à quelques centimètres. Ils ne perçoivent plus leurs propres mains dans l'épais brouillard de sable. L'air devient difficilement respirable. Une affreuse sensation de suffocation les prend à la gorge. Ils perçoivent le manque d'oxygène mais ne

peuvent réagir. Comme paralysés, ils ne peuvent s'enfuir. Ils finissent par sombrer dans un état d'inconscience. Le silence se fait autour d'eux. Plus rien ne bouge.

Un souffle, un bruit, une paupière qui s'ouvre… Une main bouge doucement, puis un bras, enfin un homme se lève doucement, en prenant appui sur un rebord pierreux du mur. Il observe l'espace autour de lui. Il repère une poterie ancienne à ses pieds. Il reconnait ses compagnons d'exploration qui reviennent progressivement à eux, le corps engourdi et l'esprit embué. Une odeur acre les saisis. Que s'est-il passé? Où sont-ils? Il se rappelle de ses derniers moments de conscience, dans le désert, enveloppé d'un nuage de sable si dense que plus rien n'était possible, même respirer. Et ils sont là, allongés, dans une salle humide, aux parois de pierres couvertes de hiéroglyphes… ces hiéroglyphes, ils les reconnaissent. Ce sont ceux de la salle du sarcophage.
Là tout leur revient d'un coup, le tonnerre, le spectre, la malédiction… Ils sentent monter en eux l'effroi en repensant aux paroles prononcées. Ils se retournent d'un seul homme vers le rayon de lumière, seul témoin de la vie extérieure dans cette salle sombre. Ils se précipitent vers l'ouverture mais ne peuvent l'atteindre à temps et ….

La porte se ferme…

FIN

A LA RECHERCHE DE SON GRAND-PERE

CS

Arthur était un jeune garçon rêveur qui aimait se promener seul et écouter des histoires. Il vivait dans un petit village des Alpes mais s'y ennuyait. Il avait un caractère solitaire et n'appréciait pas la compagnie des autres enfants du village. Le seul moment qu'il aimait dans la journée était le soir, quand son père lui racontait les histoires de ses aïeuls et plus particulièrement d'un grand-père qui était devenu un grand homme dans une grande ville près de la mer.

Au fur et à mesure que le temps passait l'histoire de ce grand-père ne le quittait pas. Il rêvait souvent de ce grand-père extraordinaire. Un beau jour, il décida de partir pour la grande aventure et quitta le village au **soleil** levant. Le voyage allait être long et surtout compliqué à cause des montagnes et vallées à traverser. Il ne savait pas exactement où aller. Arthur partit donc seul et heureux de faire ce premier voyage. C'était extraordinaire pour lui de voir de nouveaux paysages mais il était si content qu'il en oubliait son chemin. Il regardait partout ; toutes les variétés de fleurs avec leurs odeurs variées, tous les petits animaux et insectes se trouvant sur sa route aussi **étranges** soient-ils ; les formidables rivières et torrents avec leurs rapides et eaux tranquilles. Il aimait beaucoup les magnifiques décors qu'offrait la nature avec ces hautes montagnes souvent enneigées à leur sommet et ces jolies prairies vertes remplies de fleurs de toutes les couleurs. Il progressait lentement dans son voyage mais était content chaque jour.

Un beau matin, il vit un troupeau de chèvres qui broutaient seules dans un champ. Surpris qu'il n'y ait personne pour le garder, il s'avança vers le troupeau et commença à rechercher le berger ou la bergère. D'un seul coup surgit d'un bosquet une jeune fille. Il lui dit bonjour et lui demanda son nom. Surprise, elle voulut s'échapper mais Arthur la rattrapa. Elle s'appelait Lucie et était du village voisin. Il parlèrent un moment et il décida de passer la nuit dans son village. Il fut très étonné de la beauté de toutes ces petites maisons bien décorées de fleurs et de branchages. Lucie lui expliqua que le lendemain était la fête de son village et que c'était la raison de toutes ces décorations. Elle lui dit de rester pour lui tenir compagnie. Très content de l'invitation, il accepta de rester. Le soir venu, il eut du mal à dormir car il était excité à l'idée de la fête du lendemain. N'arrivant pas à s'endormir, il se releva et décida d'écrire un poème pour le donner à Lucie « Lucie, je t'ai rencontré par une belle journée. Oh ma belle, tu es mon rêve ; je ne pense qu'à toi... ». Au bout d'un instant, il s'endormit sur son poème. Le lendemain, tout heureux, il retrouva Lucie qui était magnifiquement habillée de mille fleurs des champs. Ils dansèrent au son des **tambours** et des flûtes toute la journée et coururent dans les champs jusqu'à la nuit. Le jour suivant, Arthur, toujours décidé à retrouver son grand-père, décida de reprendre sa route et donna à Lucie son poème en lui promettant de revenir. La suite du voyage fut difficile car il était triste.

Au bout de quelques jours il atteignit une colline où, de son sommet, il eut une grande surprise. Une grande étendue d'eau était face à lui. Pour la première fois, Arthur voyait la mer. Il sauta de joie tout en regrettant de ne pas être avec Lucie pour cette découverte. La grande ville n'était plus très loin car bien souvent son père lui avait parlé d'un port situé près de la ville. Quel changement de paysage : plus de montagne, la végétation changeait de couleur, et il y avait beaucoup de gens partout. Arrivé à la porte de la ville, il vit deux hommes gardant l'entrée. Il eut peur et ne sut pas quoi faire. Au bout d'un instant, il se décida à leur parler et à leur expliquer les causes de sa venue. Tout de suite le nom de son grand-père attira l'attention des gardes et ils le laissèrent entrer sans problème. Arthur fut très étonné. L'intérieur de la ville était immense avec beaucoup de monde : des hommes, des femmes, des enfants et aussi des chevaux tirant des carrioles remplies de choses. Que de changements avec la montagne et son petit village si tranquille ! Il demanda aux passants s'ils connaissaient son grand-père et beaucoup d'entre-eux lui indiquèrent automatiquement la route à suivre. Arthur ne comprit pas pourquoi tout le monde avait l'air de le connaître si bien. Arrivé au lieu indiqué, il vit une grande maison comme un petit château. Il pensa s'être trompé d'adresse mais il frappa à la porte. Une personne lui ouvrit et le conduisit vers le propriétaire de la maison. Arthur avait très peur. Il dit qui il était et la raison de son voyage. Le propriétaire devint tout blanc et le prit dans ses bras. Il appela ses serviteurs pour qu'on lui donne des habits neufs et pour préparer un bon repas. Arthur comprit qu'il s'agissait bien de son grand-père, ce monsieur tout maigre à la peau **diaphane** qui paraissait très très vieux. Il avait réussi sa recherche mais il était si fatigué qu'il n'avait plus de force pour réagir. Il s'écroula de fatigue.

A son réveil, dans une belle chambre, il trouva le vieux monsieur assis à ses côtés lui souriant. Il tombèrent dans les bras l'un de l'autre, heureux de se retrouver. Jamais Arthur aurait pensé avoir un grand-père si riche et si connu. Il lui expliqua sa route, sa rencontre avec Lucie et sa joie de voir la mer. Tout allait bien maintenant mais Lucie lui manquait. Son grand-père lui proposa un travail avec lui mais avant il lui dit d'aller rechercher Lucie afin que tous les deux soient réunis pour la vie. Toute cette aventure était si belle. Voici qu'une nouvelle porte s'ouvre...

POURSUITE EN FORÊT

CM

VITE, RENTREZ!
OUF, ON EST EN SÉCURITÉ ICI!
TU ES SÛR? C'EST UN PEU ÉTRANGE COMME ENDROIT...
JE PENSE CETTE CABANE PARAÎT INHABITÉE DEPUIS LONGTEMPS, LA PAROI EST ANCIENNE..
SOUDAIN, LA PORTE S'OUVRE..
GNNNiiiii...

COLLEGIENS

Catégorie 4e - 3e

1er prix ex-aequo

Alix BONNAY EGOROFF – C36 : *La dernière vague*

Claire PASCAL - C41 : *Le maitre*

2e prix

Jessica SABATTE – C14 : *Nouveau départ*

3e prix

Marion RICQ – C21 : *Cachecache à Berlin*

C36

LA DERNIÈRE VAGUE

Je m'en souviens. Mon cri perçant résonnait dans tout le bâtiment.

- MAMAN !!!!

La Justice de la Paix (JP), police internationale dont mon père était le chef, se trouvait regroupée dans un vieux hangar désaffecté. À cause de notre couleur de peau, ils avaient kidnappé ma mère. Bien sûr, ironie du sort, mon père était blanc, et heureusement pour lui, il savait mentir. Il lui avait suffi de clamer que ma conception n'était qu'une erreur de jeunesse et qu'il vivait avec nous uniquement pour prendre soin de moi.

J'étais présent, à moitié caché derrière un bidon sale, et mes yeux de sept ans seulement dévisageaient avec effroi le salaud diriger son flingue vers un vieil électricien.

- Allez vieillard ! Me fais pas attendre, j'ai d'autres chats à fouetter !

L'électricien devait saccager le moteur du monte-charge déglingué pour le faire tomber sur ma mère, liée des pieds à la tête à un poteau qui se trouvait juste en dessous. La JP voulait faire croire à une mort subite - la victime écrasée pendant l'écroulement du hangar - plutôt qu'à un raid de police destiné à tuer celle qui était, pour moi, une innocente. Il fallait absolument que quelqu'un la sauve. Et tout reposait sur moi. Je pouvais très bien générer une vague de choc... Il me suffisait seulement de me concentrer.

- J'AI PEUR !!

Mais le simple fait de savoir que ce pouvoir avait des chances de tuer ma mère me paralysait.

- ORION, REGARDE-MOI.

Mon regard se laissa guider par la voix de ma mère. Son sourire... j'aurais pu le contempler pendant des mois sans jamais me lasser. Car, même si elle était pleinement consciente qu'elle allait peut-être mourir, elle arrivait à me sourire, d'un de ces rares sourires qui éclairent tout votre visage et embellissent le monde. La clarté de la lune se reflétait dans ses yeux, et soudain, tout disparut autour de moi. Plus de sirène vrillant mes tympans, plus de cris déchirant mon âme, et surtout, plus de pression. Plus de sentiment qui me dévore les entrailles, ni de poids sur mes épaules me rappelant que cette fois, ce n'était pas un exercice. C'était la vie, ou la mort. Seuls les battements de mon cœur, pareils à un tambour furibond, demeuraient. Mais tout revint d'un coup quand les mots de ma mère me ramenèrent à la réalité.

- Mon cœur. Lance une vague de choc.

Mon corps obéissait à cette demande. Je n'avais plus le contrôle, mais étrangement mon cœur savait ce qu'il faisait, tandis que je me positionnais comme d'habitude, les pieds fermement campés au sol et ma posture solide comme un roc. Le monte-charge descendait à toute vitesse, il arrivait juste à quelques mètres au-dessus de sa prochaine victime... Et je produisis alors une vague de choc plus puissante que toutes celles que je n'avais jamais créées. Une vague d'espoir.

Un vacarme assourdissant suivi d'une explosion incroyable me projetant vers l'arrière me confirmait que le monte-charge était hors d'état de nuire. Mais ma mère ?

Avant même d'avoir pu ouvrir les yeux pour vérifier, ma tête cognait durement contre la paroi du monte-charge, emportant dans sa chute ma conscience et, à jamais, les derniers mots du seul parent qui m'aima.

- Je suis fière de toi.

Bizarrement, c'est le seul souvenir qui me vient à l'esprit quand je meurs. Ça fait dix-neuf ans que ma mère est morte. Dix-neuf ans que je hais mon père. Dix-neuf ans que j'ai tué vingt agents de la JP. Dix-neuf ans que j'ai juré de sauver toutes les personnes qui allaient se retrouver dans la même situation que ma mère. Et pourtant, je n'en ai pas sauvé une seule. Après avoir découvert que je ne dormirais plus jamais comme avant, je n'ai laissé qu'une seule émotion m'envahir : la haine. J'ai confiné la culpabilité et la solitude au fin fond de mon cœur, là où personne ne pourrait jamais les raviver. Aucun de ces sentiments n'allait me servir pour la tâche que je m'étais fixée. En revanche, un peu de coopération du côté du Département des Anormaux serait vraiment la bienvenue : pour utiliser mes pouvoirs légalement, il me fallait une licence, et pour l'obtenir, je devais attendre que le Département m'ouvre sa maudite porte. Tous mes espoirs se trouvaient entassés derrière cette simple porte.

Ils ont toujours refusé. Même si le racisme envers les mates de peau comme nous a été éradiqué, tous ces bureaucrates réservaient secrètement les accès à la JP aux blancs. Ils ont élaboré tout un baratin selon lequel j'étais "trop vulgaire, d'un tempérament incontrôlable, d'une violence excessive qui risquerait d'effrayer les civils normaux". Maintenant que de plus en plus de gens naissent avec des facultés surnaturelles, il faut bien quelqu'un pour les contrôler. Quelle belle opportunité pour tous ces beaux-parleurs d'accéder au pouvoir ! Leurs paroles ne sont que des mensonges proférés tous azimuts par leur grand bec. Et le monde est dupe. C'est pourquoi je désirais sauver ce monde du tas de merde dans lequel il s'était fourré. Agir sur le problème de l'intérieur. Mais il me fallait, bien sûr, cette foutue licence pour ne pas finir hors-la-loi...Ou alors je devais m'en passer. Et c'est exactement ce qui m'a coûté la vie.

Je rentrais du Département bredouille, et mon humeur avait pris les grands chevaux. Il faisait nuit, et seule la lumière diaphane de la lune éclairait la rue déserte. Un cri retentit. Des voix beuglèrent des injures. Je n'ai pas pu résister en voyant une fillette se faire emporter impitoyablement par les hommes de la JP. Fulminant, j'eus recours à mon pouvoir pour les exterminer. Plusieurs périrent de mes ondes haineuses, avant qu'un coup de lance ne vienne m'exploser la tête. Engourdi et complètement drainé de mon énergie, j'en oubliais la fillette.

Pourquoi je me mets à parler au passé ? Je ne suis pas encore mort, contrairement aux agents de la JP. Juste en train de souffrir le martyr, pataugeant dans ma propre mare de sang... Puis je réalise. La fillette est toujours là, en larmes, et me sourit. À travers ma vision brouillée, je lis sur ses lèvres un mot sincère. "Merci !". Du liquide salé coule sur mes joues. J'ai réussi. J'ai sauvé quelqu'un. Je suis peut-être à l'article de la mort, je n'ai jamais été aussi euphorique. Je laisse alors toute ma tristesse retenue sortir en trombe. Ma mère me manque. Elle aurait tant aimé voir mon triomphe. Son rêve s'est réalisé : j'ai défié la loi. Je n'ai pas attendu que la porte s'ouvre.

C41

Le Maître

La porte s'ouvre. Apparaît alors un homme imposant d'une cinquantaine d'années à la démarche affirmée et élégante. Son visage carré n'exprime aucun sentiment. Il m'aperçoit, je me lève et le salue d'un léger « Bonjour Monsieur ». Je le regarde alors dans les yeux, fascinant !

Cet homme à la mâchoire serrée possède un sublime regard bleu qui, lorsque le **soleil** l'éclaire, révèle une légère étincelle d'humour. Obnubilée par ce regard vif et perçant, je n'ai pas remarqué qu'il m'avait pris et serré la main. Quelle poigne de fer !!

Il me dit ensuite d'une voix profonde et puissante de m'installer et de m'échauffer dans la salle d'en face. Sur la porte est écrit « Salle de classe de Nicolas Champin. Ne dérangez sous aucun prétexte ». Très accueillant comme écriteau.

Tout en sortant mes partitions, je réfléchissais à ma situation. Je vais bientôt avoir mon premier cours de piano avec Nicolas Champin, le grand pianiste de renommée internationale ! Le prodige qui peut vous jouer sans hésitation et sans avoir déchiffrer auparavant la 1ère Arabesque de Debussy. Cet homme allait devenir mon professeur ! C'est incroyable !

Je me sentais assez nerveuse à l'idée de lui interpréter le Nocturne Op 9 No 2 Chopin. Pour moi le piano a toujours été un excellent moyen de m'évader, de libérer et de partager des émotions telles que la joie et la tristesse. Mais depuis la rentrée, je passe de moins en moins de temps car je suis en pleine révision pour le brevet en fin d'année et aussi j'ai l'impression que l'envoûtement que me procurait la musique s'est évanoui. Alors pourquoi moi ? Je suis certaine qu'il y a de futurs compositeurs qui travaillent avec acharnement et passion leur instrument.

Comment se fait-il que ce grand pianiste dont la carrière touchait les plus hauts sommets soit venu donner des cours de piano à des amateurs en plein village isolé, au bord de mer ? Je l'aurais plutôt vu enseigner dans des académies ou des conservatoires de musiciens confirmés dans les grandes villes. L'aurait-on renvoyé ?

Il est vrai qu'il est réputé pour être franc et sans aucune retenue. Quand il a quelque chose à dire, il n'y va pas par quatre chemins. Il le dit directement, sans crainte de vexer. Peut-être qu'il est ici de son plein gré. Mais je n'y crois guère. Pourquoi renoncer aux grandes soirées chics et mondaines de la vie d'artiste pour venir manger ici, à Etretat des sardines trempées dans de l'huile ? C'est assez **étrange**. Perdue dans mes réflexions, je fus sortie de mes pensées par le claquement de la porte.

Monsieur Champin s'installa sur son fauteuil et me pria de lui jouer un morceau. Il se transforma alors en statue de marbre. J'avais les mains moites et congelées. J'étais angoissée mais aussi tellement fière de jouer devant cet artiste. J'attendis de retrouver une respiration régulière et commençais alors mon morceau de Chopin, un compositeur que j'apprécie, sans jamais perdre du coin de l'œil les mâchoires de Monsieur Champin. Lorsque je me trompais un énorme frisson me parcourait le corps tandis que mon professeur restait imperturbable et toujours de marbre. Je continuais de jouer jusqu'à oublier sa présence. Je me laissais transporter à travers cette longue mélodie, plus les notes s'enchainaient sous mes doigts plus je retrouvais cette avidité d'harmonie endormie. Quand tout à coup, Monsieur Champin se

leva de son fauteuil et m'ordonna d'arrêter. Interloquée, je levai mes mains et regardai fixement les touches. Quelle erreur avais-je bien pu commettre au point qu'il m'arrête ? Il me dit alors avec un grand et surprenant sourire qui illumina son visage « C'était pas mal la seconde partie mais à quoi pensiez-vous durant la première ? Je n'en revenais pas. J'avais l'impression que c'était un autre homme. La joie émanait de son sourire. Seul son regard vif et rusé me rappelait le pianiste que j'avais rencontré. Il enchaina « Je ne vais pas vous manger. Je ne veux que votre progrès. Mais, sachez que je suis exigent et que le seul professeur ici, c'est vous-même !! »

Ainsi, pendant une bonne quinzaine de minutes il me raconta sa passion pour le vin, les dettes qu'il avait accumulées suite à des paris sportifs mais qu'il avait toujours réussi à ne jamais rembourser. Son rire était tellement chaleureux que, plus il me parlait, plus ma pression descendait. On se mit à parler de tout jusqu'à son équipe de football préférée !

Je lui posais de nombreuses questions sur sa vie professionnelle.et il me répondait de son air enjoué et moqueur avec un grand sourire. Je découvris un pianiste passionné avec beaucoup d'humour. Vint ensuite la question que je me posais depuis le début : « Pour quelle raison êtes-vous venu enseigner ici en laissant derrière vous vos concerts autour du monde ? »

L'étincelle de son regard s'éteint subitement. Son visage s'assombrit mais il fit tout pour me répondre sans s'emporter. « J'ai dû faire un choix. Vivre dans la gloire mais avec des remords ou vivre à l'écart, l'âme tranquille ? ». Voyant mon regard inquisiteur il reprit « Avez-vous cinq minutes ? ». Ravie, j'affirmais de la tête.

« Je fus invité, une année, pour être jury dans le Concours des plus grands Talents de Musique en Russie. Des centaines de musiciens venaient du monde entier pour se présenter. Je me souviens d'Alice Rachmannie et de Lucie Beethove au piano, de Juliette Prokofe à la harpe, de Capucine de Forêt et d'Eugénie Back au violon, de Sophie Mozardeus et de Paulin de Bussy à la flute traversière, de Maud Vivalde et de Jean Lulli au **tambour**. Ces célèbres musiciens aujourd'hui sont tous passés par le Concours des Talents en Russie. Lors du moment de la délibération présidée par le mécène et richissime Arnaud Lang, ce fut une égalité entre la talentueuse Lucie Beethove et le neveu du mécène : Jean Lulli.

Quelle honte d'accorder ne serait-ce qu'une seule voix à cet amateur ! Il me revint le devoir de trancher, sachant qu'Arnaud Lang allait financer mes concerts autour du monde. Mon cœur l'emportant sur ma raison, j'accordai mon vote à Lucie Beethove. Je devins alors un paria !

Je dis adieux à mes concerts. Tous les musiciens me tournaient le dos car ils dépendaient tous de cet Arnaud Lang qui me pris en grippe. Me voici alors ici en tant qu'enseignant, à la recherche de jeunes passionnés par la musique. Ce qui j'espère être votre cas ! Bon, je ne vais pas vous retenir plus longtemps ! A la semaine prochaine ! Travaillez votre Chopin en levant les doigts et en partageant vos émotions car vous venez de me prouver que vous en êtes tout à fait capable ! »

Je le saluai et repartis en pensant : Quelle chance ai-je de l'avoir ! Ce maître du piano venait, en un seul cours, de raviver en moi la passion de la musique qui somnolait depuis plusieurs années. Désormais, je jouerai sincèrement et passionnément car la musique parle au-delà des mots…

C14

Nouveau départ

La porte s'ouvre. Je n'ai pas peur de rentrer. Non. Au contraire. J'en rêve depuis des mois. Dehors le ciel est charbon, de par le fait qu'il est encore bien tôt. La brise fraîche avertit de l'hiver qui accoure, manifestant son impatience de glacer les feuilles ocres, orangées et rubis qui reposent depuis le début de ce mois d'octobre, couchées à même le sol, formant ensemble des semblants de tapis. Devrais-je prendre le temps de réfléchir à mon devenir avant de pénétrer à l'intérieur ? Non. Je n'ai plus aucun désir d'hésiter. Le pour et le contre, je ne veux plus les peser. Me serait-ce d'ailleurs concrètement utile ? Dès à présent, je ne serai plus jamais fébrile, je conduirai le bateau qu'est ma vie selon le sens du vent qu'est ma philosophie. Je suis en mesure de calculer le bonheur que, jusque là, ma bonne étoile m'a donné. Je ne regrette rien, je suis si heureuse. Ma vie est fabuleuse. Cependant, j'ai besoin de l'étincelle qui allumera le feu, j'ai besoin de celles, j'ai besoin de ceux, qui m'ont aidé à concevoir mon avenir heureux, j'ai besoin de la ficelle pour franchir les murs, j'ai besoin d'une ère nouvelle, j'ai besoin d'aventure.

Je gravis alors les marches. Mes yeux sont en train de se délecter de cette lueur tamisée. Mon instinct dirige mes pas quand tout à coup je m'assois. De quoi rêve-t-on à quatorze ans ? De quoi rêve-t-on, adolescent ? De nouveauté sûrement. D'un événement différent. Ainsi sommes nous tous partis, tous fidèles amis.

Arrivés dans cette autre contrée, tous demeurons émerveillés de par la beauté de la ville et sa singularité. Était-ce tout à fait le décor auquel on s'attendait ? Je peine à y croire. Nous ne connaissons que très peu sur ces lieux, nous sommes fort naïfs mais remplis d'espoir. Nous marchons au travers de ce pays dont le nom fait de suite penser à la pluie. Pour moi, c'est plutôt le pays du début de mon indépendance, de mon autonomie. Là, nous rencontrons de nouvelles vies, des familles loin de nous, vivant parrallèlement, des familles pour lesquelles nous nous prenons d'un vif attachement.

Au fil des jours nous découvrons les codes et les mœurs de cette charmante Angleterre. Afin de traverser aux passages piétons, il faut impérativement regarder de chaque côté puisque les gens, là-bas, ne voient pas le monde dans le même sens mais qu'importe la direction tant que dans notre tête est présente l'ambition ?

Toutes les journées qui suivent sont pour nous d'un ravissement **étrange** : sentiments de doute, sentiments de peur, sentiments d'amitié, sentiments de bonheur. Aurais-je songé une seconde à y trouver mon âme sœur ?

Le temps passé n'y est guère perdu. Chaque instant semble une quête pour connaître l'inconnu. À travers les fenêtres translucides de l'étage supérieur d'un de ces magnifiques bus, j'observe au loin les cumulonimbus se mêlant avec empressement au ciel **diaphane** où les anges anglais se pavanent. Parler une langue pour nous si peu habituelle, supprimant aux prétentieux leurs gestes artificiels, nous laissant **inexorablement** faire face à la vie réelle, nous sentir comme chez nous, nous sentir étrangers, ressentir qu'il est bon, qu'il est bon d'exister.

Sur cette rivière où la barque nous embarque, je ne sens plus mes doigts, transis de froid. Je récupère quelques souffles de chaleur grâce à l'agréable ardeur du guide qui est pour la

barque, le moteur, à son courage qui nous fait glisser sur l'eau sage, à cette force, à cette confiance en soi que ma main pense percevoir, accrochant la **paroi**.

Contempler les grandes universités, déambuler dans les rues jusqu'à la place du marché, s'approprier des terrains qui ne sont pas les siens, admirer les carrefours comme s'ils étaient recouverts d'un long drap de velours, par les petites échoppes acquérir des tas de souvenirs, être pendant une semaine un touriste pour qui aucun quartier n'est triste, scruter les environs tel un véritable espion… Voilà ce qui m'a enchantée, au point de me perdre à tout jamais dans cet univers de conte de fées ! La vie est énigme, on verra bien dans quel sens le vent me mènera mais peu importe dans quel sens ce dernier me dirige, tout ce que je sais, c'est que, de moi, il s'en est emparée, à Cambridge.

Les heures du trajet du retour ne paraissent pas si longues. En effet, l'enjouement est à son comble. Les jeux de cartes s'enchaînent les uns après les autres. Aucun temps mort : il est temps de vivre. Je souhaite que dans ma vie tout soit aussi passionnant que ce séjour pendant lequel, dans mon cœur, ont battu des **tambours**, séjour rempli d'amitié, de solidarité et d'amour. Voici ce dont on rêve à quatorze ans, voici ce dont on rêve, adolescent.
Dans ce bus où flotte un parfum d'accomplissement et de réussite, je m'extasies, je ris aux éclats, je m'agite. Une brillante flamme resplendit dans mon âme.
Nous approchons de nos maisons, du confort familial, de notre ville natale. Or, rien n'est plus comme avant. Nous sommes devenus grands. Les fleurs ont voulu éclore et d'elles s'échappent d'éblouissants pétales d'or. Je dis au revoir à mes inoubliables amis bien que je n'en aie pas envie. Je voudrais rester dans ce bus des heures, revivre ce séjour inévitablement gravé dans mon cœur, je voudrais arrêter le temps, ne pas voir que par l'arrière du bus, tout le monde descent, je ne voudrais pas qu'on soit déjà revenus là, je ne veux pas sortir mais la foule m'entraîne précipitamment vers l'avant et soudain…

La porte s'ouvre et c'est pour moi dans la vie, un nouveau départ.

C21

Cache cache à Berlin

La porte s'ouvre et André entre dans la chambre de son petit fils, qui est plongé dans un livre :
« Elle est vraiment super touchante cette histoire ! s'exclame Arthur
- Que lis-tu mon garçon ? demande le veillard.
- Je lis le journal d'Anne franck.
- Cela t'intéresse les histoires en rapport avec la guerre ? demande André.
- Ho ! Oui ! Vraiment !
- Veux-tu que je t'en raconte une ? propose le grand père.
- Oui avec plaisir.

- Eh bien voilà, nous sommes en 1942, à Berlin en Allemagne et je vais te raconter l'histoire de deux enfants juifs :Aimerick, le plus grand et Océane, sa petite sœur.
- Ho mais ton père aussi s'appelait comme ça c'est drôle ! remarque Arthur.
- Oui, en effet, répond André sans s'attarder sur le sujet. Ils vivaient dans une charmante petite maison à Berlin avec leurs parents. Ils vivaient paisiblement jusqu'à ce que la guerre éclate. Aimerick est conscient de la situation car ses parents la lui avaient expliquée, il sait qu'ils pouvaient être arrétés à tout moment. Quant à Océane, âgée seulement de trois ans à cette époque, ne se doutait de rien. Ses parents lui avaient expliqué que tout cela n'était qu'un jeu avec toutes ces personnes déguisées en soldats. Ils ont vécu ainsi pendant prés de trois ans.

Le deux janvier 1942 arriva et cette nuit là, Océane ne le savait pas mais elle avait perdu ses deux parents. Aimerick, âgé maintenant de quatorze ans, quant à lui, l'avait bien compris. Pendant la nuit, l 'adolescent avait entendu des bruits **étranges** comme des **tambours** suivis de grosses voix qui se dirigeaient vers la chambre de ses parents. Le seul bruit qui suivit fut le claquement de la porte d'entrée. Le garçon alla vite vérifier si sa petite sœur était reveillée. Par chance, elle dormait encore paisiblement.
Au lever du **soleil**, la fillette de six ans se précipita dans la cuisine pour embrasser ses parents comme à son habitude mais ce n'était pas eux qui s'y trouvaient ce matin là mais son grand-frère :
« Où sont papa et maman ? s'inquiéta la petite fille. »
Aimerick qui avait bien réfléchi à son plan repondit :
«La ville organise un cache-cache géant, le dernier qui sera trouvé aura gagn Papa etMaman sont déjà partis se cacher.
- Chouette ! s'exclama Océane, j'adore ce jeu ! Nous aussi on pourra jouer ?
- Bien sûr ! Et même tout de suite, soeurette !»
En effet il fallait vite se cacher car les soldats avaient déjà fini de compter. Aimerick savait qu'il fallait vite trouver un endroit où sa petite sœur et lui seraient en sécurité.
Bien sûr c'était loin d'être un jeu pour le garçon car ils pouvaient être emmenés d'une minute à l'autre. Il prépara de quoi tenir plusieurs jours et remplit un gros sac de victuailles. Puis ils partirent tous les deux dans Berlin à la recherche d'une cachette.
« Où allons nous nous cacher ? demanda Océane toute excitée.
- Je, je, je ne sais pas encore» répondit son frère qui commençait à s'inquiéter.
Ils marchèrent de longues minutes jusqu'à ce qu'il voient un immeuble qui semblait inhabité. La porte était entrouverte. Ils rentrèrent dans la demeure. Il n'y avait pas de lumière et le jour commencait à tomber sur la ville. L'immeuble était situé en contre bas de la ville, à l'écart du centre. Ils progréssèrent dans le hall et décidèrent de s'asseoir dans un coin pour manger les biscuits que Aimerick avait emportés. La petite fille était persuadée que personnes ne les trouverait et qu'ils gagneraient le jeu. Elle commença à courir dans tout le vestibule jusqu'à ce que son excitation retombe car elle avait entendu des bruits de pas.
« Ça y est, ils nous ont trouvés ! Cest sûr, on a perdu !
- Oui, on a perdu . » repondit son grand frère qui était adossé contre la **paroi**.
« Je crois que c'est fini pour eux ,Papy, s'exclame Arthur.
- Et oui mon garçon,on peut le croire hélas « On a perdu » c'est la dernière pharse qu'ils ont pu prononcer avant que la porte ne s'ouvre... »

LYCEE PROFESSIONNEL

1er prix

Laura PICOT – LP12 : *Le paradis*

2e prix

Lucas FERTIN – LP6 : *Les compétitions du dossard 425*

3e prix

Axel GIRARD-CHAMBRUN – LP8 : *La porte du paradis*

LP12

Le paradis

Je me suis réveillée un jour au beau milieu d'une pièce obscure. Sans comprendre comment c'était arrivé, je suis resté allongée pendant ce qui m'a paru être des heures. Aucun son, aucune lumière, juste le silence et moi. J'ai d'abord pensé que c'était un mauvais rêve, mais non. Dès que je me suis relevée j'ai compris que j'étais seule, mais mes yeux ont été attirés vers une porte lointaine, entrouverte, j'ai pu entendre de la musique, des **tambours**, des éclats de rire, de la lumière. J'ai si peur de l'obscurité que je voudrais courir, me ruer vers cette porte mais mes jambes m'en empêchent. Derrière moi, j'entends des voix, c'est ma famille ! Elle me supplie de revenir, je ne comprends pas ce qui m'arrive mais je veux aller voir ce qui se trouve derrière cette porte. Les **parois** qui m'entourent se rapprochent de plus en plus, m'oppressent. Ce que je ressens est **étrange** : tristesse et joie m'envahissent. A chaque pas que j'essaie de faire, la porte s'ouvre un peu plus, m'éclairant à nouveau. Papa, maman, nous nous retrouverons un autre jour, je le sais, je le sens, j'en ai la conviction. Je ne veux pas les laisser derrière moi mais j'ai la sensation que cette porte m'ouvrira le paradis, ça a l'air si pur, si joyeux. Une voix qui ressemble étonnamment à celle de ma grand-mère m'assure que tout ira bien, une main se tend, la porte s'ouvre…

LP6

Les compétitions du dossard 425

La porte s'ouvre sur moi, le numéro 425, celui du monde de la compétition de VTT, mais avant je vais vous raconter mes débuts.

J'ai commencé avec un vélo bas de gamme, à treize ans. J'ai fait plusieurs compétitions, mais que des échecs… Mon vélo n'était pas assez bien, donc j'ai décidé d'en acheter un nouveau, un VTTDH, pour les novices, un vélo avec deux suspensions, une à l'avant, une à l'arrière. J'ai commencé à m'entraîner de plus en plus. A partir de là, j'ai gagné des compétitions et ai voulu m'inscrire à la compétition la plus prestigieuse qui soit.

Ça y est, j'y suis. La compétition va commencer sous un grand **soleil**. Je me concentre, tant moralement que physiquement. Je vérifie mon vélo puis on m'appelle au micro, on me demande de poser mon vélo contre la **paroi** pour que les organisateurs le mettent dans le télésiège. J'arrive en haut de la montagne, je mets mon casque puis mes lunettes et je remarque qu'elles sont étranges, presque **diaphanes**, je ne vois pas bien à travers. Je les nettoie avant de m'élancer.

Je descends à toute vitesse et je prends un virage à gauche, puis à droite, et toujours à toute vitesse je prends plusieurs sauts mais malheureusement, je fais une mauvaise réception. Je me blesse. Les pompiers m'amènent dans l'ambulance. Pendant que les portes de l'ambulance se referment, ce sont, je crois, les portes de mon avenir qui se referment à leur tour.

L P8

La porte du paradis

La porte s'ouvre et là, j'aperçois une **paroi** derrière laquelle se lève un **soleil** magnifique et étincelant. Je décide donc de prendre mes deux jambes à mon cou et de trouver l'entrée de cette paroi, mais je ne vois pas de là où je me situe. Donc je pars à la recherche de cette entrée, et vingt-quatre heures plus tard je la trouve, à environ cinq kilomètres de moi. Et oui je peux la voir de là où je suis, car c'est une porte qui doit faire la taille de la tour Eiffel et la largeur du Parc des Princes. Il y a des énormes portes en bois avec des sortes de têtes d'ange. Plein de soupçons s'installent dans ma tête : c'est peut-être une porte qui nous amène chez les géants ? ou le paradis ?

Me voilà enfin devant cette porte et j'ai l'impression d'être une fourmi devant elle ; même pire. Derrière elle se trouvent des énigmes, trois énigmes précisément. Et une énigme me permet d'ouvrir une porte ; j'étais vraiment perdu dans toute cette journée très difficile. Mais bon, j'arrivais à oublier ce qui se passait. Bon, je reviens à ces portes extraordinaires dont l'existence me semble particulière. Chaque porte me donne un mot, les mots étaient : « la », « porte », puis le dernier mot était « s'ouvre ». Mais je n'arrivais pas à comprendre pourquoi cette énigme et que signifiait « la porte s'ouvre ». Me voila à la vraie porte, la dernière je pense, et derrière on voit…

Il y a un soleil qui m'éblouit tellement que je ne vois pas ce qui se trouve devant moi. Petit à petit, le soleil arrête de m'éblouir et j'aperçois une centaine de personnes heureuses, le sourire aux lèvres, j'entends des ricanements et une voix puissante, voix bruyante qui répète toute les 10 seconde « le paradis ».

Je trouve quelque chose de curieux dans cet endroit, qui est quand même très **étrange**. Ce que je trouve bizarre, c'est pourquoi autant de joie, de plaisir, de bonheur ? Je demande à plusieurs personnes d'où viennent ces sentiments et aucune réponse de leur part, excepté des ricanements. La grosse voix répète toujours la même chose ; pour moi, c'était le « Paradis » donc l'énigme était « la porte s'ouvre ».

Au Paradis, la porte s'ouvre.

LYCEE

1er prix

Hortense DULOUT – L19 : *Caligula est mort ce soir*

2e prix

Victoria DE REKENIERE – L14 : *Nirvâna*

3e prix ex-aequo

Tom GAUTHERON – L1 : *La vie d'après*

Charlotte LECHEVALIER – L12 : *Réveil*

Finalistes

Laurine LEMAIRE – L7 : *La forêt*

Lucile COUVEZ – L9 : *La promesse*

Thalia KOZOLOFF – L10 : *L'épopée d'un voyage à l'aube des temps*

Charline BOBINET – L20 : *Anorexie*

L19

Caligula est mort ce soir

La porte s'ouvre violemment, laissant pénétrer une vague de vent dévastatrice, qui déchire les rideaux et brise les miroirs attachés aux murs de la maison.
Les chiens affamés hurlent à travers la cité, un filet de bave dégoulinant de leurs mâchoires puantes, leurs échines défigurées par leurs côtes saillantes.
Les chats, eux, immobiles, aux aguets, hérissent leurs poils sur leurs dos arrondis par la peur, pour ensuite détaler entre les rues de la ville.
Les oiseaux se sont tus, fuyant, eux aussi, l'atmosphère de la cité, dont l'air humide et lourd, pénètre les poumons, provoquant une désagréable sensation d'étouffement.
Un air qui vous brûle la peau et qui dégage, une **étrange** odeur de sang.
Dans les ruelles, les dernières patrouilles romaines défilent en courant, rompant le silence, criant des ordres aux citadins, comme pour cacher leur propre terreur.
Et on attend, replié sur soi-même, en se bouchant les oreilles, pour couvrir un silence trop pesant.
Soudain, dans le ciel, les premières gouttes de pluie commencent à percer la masse noire des nuages qui s'assombrissent un à un. De grosses gouttes, rondes, brillantes, qui viennent s'écraser sur le sol poussiéreux asséché par la chaleur du **soleil**. En quelques secondes, ce même sol n'est plus qu'une masse boueuse et collante qui a vite fait de balayer les dernières traces de sang du Colisée.
Au loin, le son des **tambours** s'éteint à mesure que la pluie s'intensifie, et même les cris des nourrissons dans leur berceau ne peuvent être entendus. Les mères à côté d'eux, terrifiées, raides, plus pâles que le marbre qui orne les murs de la ville, pleurent en silence. Les pères, eux, restent droits face à la porte, en bons gardiens du foyer, comme pour empêcher la chose d'entrer, petits mortels faces à la puissance des dieux.
Les pythies dans leurs temples prient et dansent, leurs corps **diaphanes** se courbant en d'étranges mouvements face aux statuettes de leurs déesses. Mais pourtant, la pluie continue à tomber, le vent à souffler et les chiens à hurler. Les nuages sont d'un noir de cendre, et bientôt la chaleur du soleil a laissé sa place à une lueur froide, amère, couleur vermeille, qui filtre à peine la masse noirâtre qui la couvre.
Dans la cour, un enfant, seul, pleure et appelle sa mère disparue. Les pieds emprisonnés dans la boue, il s'efforce d'avancer, le vent giflant son visage, la pluie se mêlant à ses larmes ; petit être impuissant face à l'ampleur des événements.
Et en haut... En haut sur sa colline, un homme regarde. Sur le toit de son palais, Caligula observe le désastre. L'empereur impassible regarde cet enfant, dont il a sans doute, déjà tué le père. Mais pourtant, de son cœur, aucune pitié ne sort. Sa toge, trempée par les averses d'eau qui déferlent du ciel, est à l'image de lui-même : plus noir que la suie. Seules les dorures sur les côtés, gardent leurs couleurs, déjà ternies par le temps et l'usure.
Ses cheveux noirs eux aussi, tombent sur son front en de larges boucles plaquées par la pluie. Une nouvelle vague de vent emporte sa couronne de laurier, sculptée dans l'or fin, pour venir se fracasser contre une colonne en contrebas. Caligula ne bouge pas, sa peau si blanche qu'on en croirait un mort, ses yeux dépourvus d'expression, seul un léger nuage de vapeur sortant d'entre ses lèvres entrouvertes.

Le rugissement haineux de la tempête des Dieux couvre les pleurs des femmes et dans le temple, le drap déchiré forme de longues vagues déchaînées. Les pythies, malgré leurs drogues et leurs prières acharnées se lamentent faces contre terre, en se frappant la poitrine. Les colonnes s'effondrent et les statues se brisent une à une ne laissant derrière elles qu'un gravas de poussière... Caligula lève sa face vers les cieux et entend le premier coup de tonnerre. La folie le fait sourire comme un enfant et il ne peut s'empêcher de rire devant l'absurdité du spectacle de sa mort. Il écoute le chant mélancolique de son cœur qui lui dit : « Entends-tu la colère des dieux Caligula ? Tu t'es perdu à te prendre pour l'un d'eux. Il est trop tard, maintenant. Tu n'as rien pour implorer leur pardon. Aucune de tes prières n'atteindra leurs oreilles. Aucun geste n'attirera leurs regards. Aucun cri ni pleurs ne sortira de ta bouche. Tu ne peux qu'attendre **inexorablement**, une mort certaine... »

L'empereur découronné lève ses mains vers ce ciel qu'il ne peut saisir et comme traversé par une intense plénitude, ferme les yeux pour ressentir une dernière fois, la pluie sur son visage. C'est soudain qu'apparaît le second coup de tonnerre, déchirant les nuées, éclairant la face de la terre, pour venir s'abattre sur celui qui se dresse orgueilleux, insolent, contre les dieux. L'éclair de lumière tombe sur sa face impassible. L'homme ne crie pas. Il ne bouge pas. Seule sa tête baissée regarde les sandales de cuir qui lui nouent les chevilles. Et les yeux dans le vide, il murmure dans un dernier soupir : « Je suis encore vivant ! »

C'est fini. Caligula tombe face contre terre. Avec sa voix, s'éteignent les cris, la pluie, le vent, le tonnerre et les pleurs.

Les nuages disparaissent aussi vite qu'ils étaient apparus et le soleil peut de nouveau embrasser la terre des hommes. À quelques mètres de là, sur une branche dénudée de feuillage, un corbeau d'ébène pleure son souverain déchu.

Caligula est mort.

L14

Nirvâna

Avez-vous déjà joué au poker ? Sachez qu'avant de dévoiler les cartes, on jette la première. Suspectée de corruption, jugée indigne de confiance : indigne à l'existence. Si le monde était un casino, si la vie se résumait à une partie de poker, je serais cette carte. Destinée à disparaitre au profit des suivants, maudite et haïe. Je n'aime pas me morfondre, mais, au fond de ma cellule, quelques heures avant le moment fatal, je ne peux m'empêcher de repenser à leur acte. Je me remémore les insultes, les coups, les chaînes, tout comme les gémissements, les larmes, les cris. Je me rappelle comment, sans scrupules, ils m'ont vendue pour quelques pièces. Pour la sauvegarde des autres, pour acheter de quoi les nourrir, cet élevage, cette fratrie. La personne se proclamant maîtresse de mon être a pour obligation de me laisser un choix crucial, celui d'essayer de gagner les clés de ma liberté, par la porte de l'arène. J'aurais pu me contenter d'une vie d'esclave, mais j'ai préféré défier ma chance : je vais tenter le combat. Si je suis vouée à vivre tel un mort, autant prendre le risque de mourir de façon vivace. J'ai attendu quinze ans avant de céder à la tentation, quinze ans dédiés à de discrètes préparations. Entre deux séances de jeux d'argents, dont les paris ravissent mon maître, j'ai trouvé le moyen de m'entrainer, à l'aide de certains gardes avec lesquels je m'étais « liée d'amitié » par des échanges de services : de l'argent volé contre des entrainements secrets.

L'un d'eux arrive et me sort de ma geôle, tout comme de mes pensées. Il me ramène vite à la réalité par un sourire inquiet : personne n'est ressorti vivant de l'épreuve. Malgré les braillements des autres prisonniers, je n'entends que nos pas qui résonnent dans le silence chaotique m'encombrant l'esprit. Plus que quelques minutes. Des minutes filant si vite que les couloirs s'enchaînent en dépit de ma volonté. Les doutes s'emparent de ma raison, l'espace de quelques secondes. Des secondes m'ayant transportée au pied du sable de l'arène, avant que je ne puisse m'en rendre compte. Je me tourne vers mon escorte, soudain terrifiée, je m'accroche à son bras, cherche à croiser son regard alors qu'il fuit le mien. Mais il me pousse en arrière et, la dernière chose que j'aperçois de lui, ce sont ses yeux épouvantés face aux miens, terrorisés.

Je me retourne aussitôt, en panique, et me retrouve confrontée au public. L'anarchie y régnant calme sur-le-champ ma conscience : il est trop tard pour regretter. D'une oeillade, je survole la masse et le repère : un énorme sac d'où dépasse toutes sortes d'armes. Je me dirige vers celui-ci, je n'en ai droit qu'à une et il faut que ce soit la meilleure. Je me suis préparée à l'épée, la lance, le gourdin, l'arc, la hache, mais finalement, une seul objet attire mon attention tel un aimant : il s'agit d'une dague. **Diaphane**, elle capte inlassablement mon regard. Je la prends dans ma main : légère, maniable, mortellement aiguisée. Est-ce du diamant ? Que fait une arme si rare au sein de l'arène ? Sa célèbre solidité la réserve aux plus grandes chasses. Je lève mon poing pendant que le sac est retiré, déclarant mon choix, et adresse un menton défiant aux gradins qui me répondent avec hargne.

Alors, réagissant au signal, ils font entrer mon adversaire. Mon sang se glace, l'arène se tait un temps. Comment ? Comment ont-ils réussit à en capturer une ? Elle grogne sous les chaînes, hurle sa rage et rugit face au **soleil** lorsqu'elle se rue frénétiquement hors de sa cage. Ses ailes du Diable s'étirent alors qu'elle s'ébroue. Sa queue fouette furieusement le sable brûlant pendant que ses griffes lacèrent le sol. Ses poils hirsutes laissent apparaître quelques cicatrices ainsi que plusieurs blessures quand elle tourne sur elle même. Ses cornes, en spirale, plongent vers l'arrière tandis que ses oreilles tombantes se redressent subitement vers moi. J'avale difficilement ma salive face à ses dents impitoyables, face à elle : une chimère.

Nos regards se croisent et nous savons. Nous nous comprenons. Une de nous deux va mourir. Nous savons que lorsque le moment sera venu, nous n'hésiterons pas : une de nous deux commettra l'irréparable. Alors l'élue sera acclamée. Et la perdante oubliée. Qui de nous deux ? À qui appartiendra le cadavre baignant dans le sang ?

Le temps s'arrête.

Il n'y a plus que nous deux dans le cirque.

Les hurlements hystériques des spectateurs deviennent sourds, le bruit de nos respirations s'entremêle, nos coeurs s'emballent.

Plus rien d'autre n'existe.

Les paris sont lancés, le gong sonne.

En une fraction de seconde, des milliers de pensées et d'ordres contradictoires à l'égard de ma pauvre enveloppe corporelle sont lancés. Au milieu de ce brouhaha en ressortent trois, précis : « Bouge, agis, attaque ! ». Mais mon ennemie du jour m'a devancée, elle s'élance vers moi d'une rage prédatrice. J'ai tout juste le temps de me jeter au sol, évitant qu'elle ne me fonde dessus. À la place, elle s'emporte dans son élan et passe au-dessus de mon corps. Alors je profite de l'instant fugace pour lui entailler d'une strie profonde la panse, et l'entends fulminer de haine et de douleur avant de se cabrer. Je roule sur le côté, esquivant de justesse ses longs ongles crochus visant mon visage. Je me relève et cours. Immédiatement, elle se lance à ma poursuite. « Ne surtout pas regarder en arrière. » Je sens son souffle rauque contre ma nuque, je sais ses pattes à quelques centimètres de mon dos. Je cours, mais dans quel but ? Le mur de l'arène se rapproche rapidement. Une idée me vient, saugrenue. J'accélère et ils doivent me penser folle ou suicidaire car la façade n'est plus qu'à quelques mètres. Alors, je m'appuie contre la **paroi**, et saute. Mon arme se plante dans une des imperfections du mur, résiste par sa fermeté à mon poids, et je me hisse encore d'un coup sec. Mes muscles crient, mais je les ignore, et, usant de la gravité, je pars rejoindre ma némésis, la dague en avant. J'atterris lourdement sur son dos et attrape ses cornes, c'est le moment. Mais, à cet instant décisif, où sa vie m'est à portée, j'hésite. Ce doute est de trop, elle se rebiffe et soudain, je me retrouve plaquée au sol, une patte sur la nuque. J'essaye en vain de me protéger de l'étranglement, mais ses griffes serrent et mes mains, et mon cou.

Nos regards se croisent, l'impensable arrive. Nous nous comprenons. Nous sommes les mêmes. Aucune de nous deux ne mérite la mort. Elle aussi, elle a subi les gémissements, les larmes, les cris, tout comme les insultes, les coups, les chaînes. Mes yeux restent plongés dans son regard et je m'y perds. Je me rends compte, après un combat destiné à être mortel, que ni l'une, ni l'autre, n'est prête à commettre l'irréparable. Son étreinte se desserre et je respire. Je tousse et elle s'écarte. Puis elle vient mettre timidement son museau près de moi. Le monstre assoiffé de sang et de vengeance que je voyais tout à l'heure n'était que mon reflet. Elle aussi, elle avait peur.

Je me relève douloureusement et reviens à la réalité. La foule nous hue, les spectateurs s'insurgent, c'est la première fois que cela arrive, de surplus lors d'une demande de liberté : un refus de combat. Sans doute n'avais-je pas pensé à cela : est-ce mieux de vivre tel un mort, ou de vivre en meurtrier ? Des soldats arrivent et nous embarquent. Ils sont nombreux et leurs lances pointées vers nous, comme si nous pouvions essayer de nous enfuir, mais ni elle, ni moi, n'esquissons le moindre geste agressif. Nous sommes ensemble et c'est ce qui nous importe le plus. Après avoir traversé quelques souterrains, ils nous abandonnent dans une cellule sombre et crasseuse, avec la promesse de revenir nous chercher lorsque le bourreau sera là.

Elle se roule en boule et je me recroqueville au creux de son ventre. Nous ne faisons qu'un, nos respirations s'embrassent, notre sang, dégoulinant de nos plaies, se mélange. Ma némésis, mon âme soeur, nous sommes vouées à mourir, **inexorablement**. Nos yeux se closent, et la fatigue nous empêche de les rouvrir, à jamais. Le bourreau n'aura rien eu à faire. Nous sombrons.

Devant nous se dresse une porte. Est-ce encore un obstacle ? Qu'y a-t-il de l'autre côté ? Est-ce la mort… ou autre chose ? Une clé est posé devant nous. Est-ce celle de la Liberté ? Notre Nirvâna ? Nous nous regardons, nous nous comprenons, et nous savons. Je la ramasse fébrilement, l'enfonce en tremblant dans la serrure, et la tourne.

Alors, la porte s'ouvre…

L1

LA VIE D'APRÈS

La maison est calme. À la lueur de sa chandelle, Élise écrit. C'est son petit rituel du soir. Quand la pression de la journée est retombée, elle écrit. Elle jette un furtif coup d'œil sur l'horloge. Déjà minuit ! Elle décide alors de terminer sa dernière phrase quand elle est soudainement interrompue. Un cri d'épouvante la fait tomber de sa chaise. Elle se précipite dans les escaliers, ouvre la porte de la chambre et aperçoit Jean, recroquevillé sur lui-même, les yeux exorbités, les mains sur les oreilles, hurlant de douleur. Élise l'empoigne, le secoue en criant :

« Jean ! Jean ! ».

Son visage se déforme sous la panique et le désarroi qui s'emparent d'elle.

Élise le sait : la nuit va être encore longue et éprouvante…

Lorsque les premières lueurs du **soleil** viennent caresser ses paupières, lourdes de fatigue, Élise entrouvre doucement les yeux. Elle tourne la tête et aperçoit par la fenêtre Jean, debout au milieu du champ qui jouxte la maison. Il ne bouge pas. Soudain, la porte de sa chambre grince :

« Ah ! c'est toi mon chéri !

— Maman ?

— Oui, Émile ?

— Pourquoi papa a encore crié, cette nuit ?

La douce voix enfantine berce Élise et lui offre un précieux moment de répit.

Elle cherche ses mots…

— Papa est malade, mais ce n'est rien de grave, ne t'en fais pas. Dans quelques jours il ira beaucoup mieux. »

Sa voix s'enraye, ses mots s'écorchent. Elle ne croit pas en ce qu'elle vient de dire. Mais le mensonge est parfois la meilleure des vérités.

La jeune femme repousse les draps et sort de son lit, attrape sa pelisse, puis saisit la main d'Émile. Ils descendent tous deux pour rejoindre la salle à manger.

« Il reste des madeleines sur le buffet. Tu restes là ? Je vais voir papa ».

Elle ouvre la porte donnant sur le champ. Le froid fait rougir ses joues pâles.

Elle enfile ses sabots et avance lentement vers Jean, bravant le vent glacial de ce petit matin de décembre, blottie dans la laine épaisse de son vêtement. Une vapeur blanche s'échappe de sa bouche : « Jean ! ».

Son mari ne répond pas.

Elle avance et arrive à sa hauteur : « que fais-tu ici ? rentre à la maison, je t'en prie, tu vas attraper froid. »
Jean reste immobile.
« Pourrais-tu me répondre Jean, s'il te plaît ? Parle-moi ! ».
Le froid et la tristesse font rouler sur son visage quelques larmes. Elle ne sait plus quoi dire ni penser. Tout à coup, Jean se jette à terre et crie : « à couvert ! à couvert ! »
Tout autour, les obus tombent et déchirent le ciel **diaphane**. Les éclats volent au travers de la tranchée et arrachent tout sur leur passage. Le bruit est insupportable. Je colle de toutes mes forces mes mains contre mes oreilles pour l'étouffer, mais la peur, elle, est incontrôlable.
Le cœur s'emballe au rythme fou d'un roulement de **tambour**, le corps monte en température. Comme par instinct je crie. Un chœur de hurlement s'élève de la tranchée. Je rêve de disparaître. La terre vole, le sol tremble. Je ne peux plus faire le moindre mouvement. Ceux qui sont déjà partis reposent en paix, l'enfer est derrière eux. Je ressens la mort parcourir les boyaux. Elle détient ce sinistre pouvoir de sélectionner ses victimes. Puis la pluie d'acier s'arrête net.
Je croise le regard statique d'un camarade assis là, à côté de moi. C'est **étrange**, il ne bouge pas. Je le touche avec mon pied et mes yeux descendent le long de son corps. Je me retourne et vomis devant cette horreur. Cela me permet d'évacuer la peur et l'angoisse qui rongent mes **parois** depuis deux ans. Le capitaine ne tarde pas à sortir de son trou. Je regarde mon ami Pierre assis en face de moi. Un moment de silence s'empare de la tranchée. Il n'a plus besoin de parler, nous savons ce qui va se passer, **inexorablement**. Une douce voix me tinte à l'oreille droite.
Élise prend la main de Jean qui se tourne vers elle. Elle voit son visage s'illuminer.
« Tu as peur ? » lui demande-t-il.
Élise esquisse un triste sourire, elle ne trouve plus la force de parler.
Il la parcourt de ses yeux comme s'il la voyait pour la première fois.
Elle a un trou dans l'abdomen.
« Tu as mal ? »
Élise ne répond pas.
« Ne t'en fais pas, je vais te rejoindre ». Jean plonge sa main dans la poche de son veston et en sort un revolver. Il le charge, le colle sur sa tempe. Élise se précipite sur lui… un coup de feu retentit.
Au loin, la porte s'ouvre.

L12

RÉVEIL

Je me réveille soudainement. Je ne sais pas où je suis, je perçois des voix étouffées, mais je ne vois qu'une brume blanche. Mes paupières sont lourdes, j'ai froid, et je me rendors.

À mon réveil, il n'y a plus un bruit. J'essaie d'appeler, il y a toujours eu ces voix lointaines depuis que je suis ici. Mais pas aujourd'hui. Je me sens seule, si seule. Un temps interminable s'écoule, il n'y a toujours aucun bruit à part mes gémissements et mes appels à l'aide. Je regarde autour de moi, il semblerait que je sois dans une chambre d'hôpital, occupée par un seul lit. Les murs et mes draps sont blancs. L'unique fenêtre, étroite, m'apprend que je suis quelque part dans une chaine de montagnes, entièrement enneigée. Elle laisse à peine rentrer la lumière du **Soleil**. Malgré mon état de fatigue et de douleur, je décide d'essayer de me lever. Étonnamment, j'y parviens sans trop de difficultés. Je détache les perfusions qui me retiennent dans ma chambre, et j'en sors. En dehors, contrairement à ce que je pensais, ce n'est pas un hôpital, mais un réseau de galeries. Je réalise que je suis sûrement à l'intérieur d'une montagne, d'après l'aspect rocheux des **parois** ainsi que la vue depuis ma fenêtre. Qui m'a emmenée ici, et pourquoi ? Plus important encore, pourquoi être partis en me laissant ici ?

Afin d'en apprendre plus, je décide de continuer mon exploration, et ce que je découvre me tétanise. Mais où suis-je ? La première porte que j'ouvre dévoile une immense salle, remplie de ce qui ressemble à des panneaux de contrôle et des écrans holographiques. Je n'ai jamais vu ce type de technologie avant, et je ne souhaite pas me risquer à la tester tout de suite. Je décide donc de visiter le reste de ces mystérieuses galeries.

Les trois salles suivantes sont des copies conformes de la première, je ne m'attarde donc pas trop sur celles-ci. Mais la porte suivante, marquée d'un logo **étrange**, mène à un amas de dossiers, imprimés sur du papier jauni. Je suppose que ce sont des archives, que je commence à lire. Le premier feuillet que je saisis est daté du deux juillet 2896. Si mes souvenirs sont bons, je suis née le douze mars 1998. J'aurais donc… 898 ans ? C'est impossible ! Personne n'est capable de vivre toutes ces années, à moins d'être cryogénisé. Serait-ce ce qu'il s'est passé ? Je n'en sais rien… En continuant à chercher, je trouve un dossier ne contenant qu'une seule feuille, marquée d'une date : le seize septembre 2019.

Soudain, je sens une douleur dans le bas du dos, tout devient noir et je n'entends plus rien. Je sens qu'on me porte, je sens une nouvelle douleur et cette fois je m'endors tout à fait. Je recouvre peu à peu mes sens, et m'éveille dans mon lit.

Était-ce un rêve ? Les cicatrices sur mes bras et dans mon dos me prouvent que non. Je vérifie la date sur mon téléphone, nous sommes le seize septembre 2019. Je tourne la tête en entendant la voix de ma mère, et je vois que la porte s'ouvre.

L7

La forêt

Je suis dans une petite pièce où il n'y a qu'une porte en bois décorée de feuilles oranges et dorées. Elle s'ouvre doucement. Je passe cette porte car je ne vais pas attendre ici sans rien faire. Je ne sais pas où je suis arrivée, sinon que je me trouve dans une forêt dense et humide. Je ne vois rien à l'horizon hormis de grands arbres qui cachent le **soleil**. Je marche en espérant trouver quelqu'un ou une chaumière. Je n'entends rien à part mes bruits de pas, le souffle du vent, le bruissement des feuilles et parfois le chant des oiseaux. Je dois errer depuis des heures. Je commence à désespérer. Quand soudain, j'entends des bruits de pas qui s'approchent de moi. Ils sont assez rapides mais très légers. Cela doit être un animal qui fuit sûrement quelque chose. Je m'arrête pour voir ce qui arrive. Je suis étonnée de découvrir un enfant qui court à toute vitesse comme si sa vie en dépendait. Dès qu'il arrive à ma hauteur, je l'interpelle mais il a l'air de ne pas avoir entendu. Je décide de le suivre. C'est la seule personne qui pourra me dire où je me trouve et comment je peux sortir de cette forêt. Je cours après lui. Il est loin devant mais j'arrive à ne pas perdre sa trace. Soudain, je ne le vois plus. Je m'arrête et regarde autour de moi. Je ne le trouve pas. Je crois distinguer deux silhouettes, une au sol et l'autre au-dessus. Je m'approche doucement. Quand je découvre la scène, je reste figé sur place, mon sang se glace, j'ai très peur et j'ai envie de vomir. J'aperçois le visage de l'enfant couvert de sang, le ventre ouvert d'où je peux voir ses tripes, une de ses mains est à côté de sa tête et une immense bête est en train de dévorer son cœur. Je dois fuir. Je tente de reculer sans faire de bruit mais je marche sur une branche. Le monstre arrête de dévorer son repas et se retourne dans ma direction. Je ne bouge pas, espérant qu'il ne me voit pas et que je suis invisible. Mais malheureusement, ce n'est pas le cas. Il se lèche les babines et me dévoile ses dents étincelantes. Je ne peux plus rester un instant de plus à attendre que ce monstre me saute dessus et que je subisse le même sort que ce pauvre enfant. Je me retourne d'un coup et je pars en courant aussi vite que possible. J'entends ses lourds pas derrière moi. Je zigzague entre les arbres afin qu'il ne puisse pas me sauter dessus ou du moins qu'il ait plus de mal à le faire. Je pense que la bête joue avec moi. Elle aurait bien pu me dévorer sans problème tout à l'heure. Le chat joue bien avec la souris avant de la tuer. Je ralentis, je fatigue. Je n'entends plus le monstre. Je continue de courir quand même. Au loin, j'aperçois une petite maison. C'est **étrange** une habitation en plein milieu d'une forêt. Je vais essayer de voir s'il y a quelqu'un qui pourrait m'aider. J'arrive devant l'entrée de la maisonnette. J'ouvre la porte, elle grince. Je pense qu'elle doit être ancienne. Je vois beaucoup de toile d'araignée. J'arrive dans un petit salon avec juste des bougies et des chandelles pour l'illuminer. Il n'y a rien de bien spéciale, seulement un vieux canapé, une table basse et un piano. Je vois qu'il y a un escalier à côté de la porte d'entrée. Les escaliers sont en bois, raides, étroits, en mauvais état et leur **paroi** est délavés. Je les monte doucement par peur qu'ils ne cèdent à cause de leur état délabrés. Quand je suis arrivée en haut, je découvre une chambre d'adulte. Je peux observer un lit à baldaquin vert avec des draps en soie. La tapisserie est jaune pâle et j'aperçois une grande fenêtre qui montre l'étendue de la forêt. Je m'avance dans la pièce pour voir s'il y a quelqu'un qui dort sur le lit mais à mon plus grand désarroi, je ne trouve personne. Je sens que l'air se refroidi, un courant d'air traverse la pièce et la nuit est tombée.

La fenêtre n'était point ouverte à mon arrivée. Je me retourne et je vois un homme de grande taille avec des cheveux noirs de jais mi-long et bouclés, des yeux aussi noirs que la nuit, vêtu d'un grand manteau noir et de hautes bottes sombres. Ce bel homme me sourit avec ses belles dents blanches. Je ne sais pas ce qui se dégage de lui mais cela est envoutant. Le bel homme s'approche de moi et me prend la main. Je ne comprends pas pourquoi je me laisse faire. Je ne peux résister. Je le regarde droit dans les yeux. J'ai l'impression que je suis en train de tomber dans de profonds abysses. Ce bel apollon rapproche son visage du mien toujours en me regardant. Nos visages sont à deux centimètres l'un de l'autre. Mon cœur bat la chamade. Il se penche légèrement sur le côté. Sa tête se trouve dans le creux de mon cou. Sa respiration me fait frissonner. Il dépose ses lèvres sur mon cou. Je ferme les yeux attendant inconsciemment qu'il achève ce qu'il a commencé même si je ne sais pas moi-même ce qu'il va se passer. Quand, j'entends un grand fracas en bas. Je reprends mes esprits, je me libère de sa poigne et recule. Mais pourquoi me suis-je laissé faire ? Je ne connais même pas cette personne. Il se peut même qu'elle ait tué les personnes qui habitaient cette maison. Je n'émets plus d'hypothèse à son sujet quand je vois arrivé le monstre de tout à l'heure. Le bête me regarde et à ce moment-là, j'ai de nouveau très peur. Puis, elle regarde à son tour l'homme et lui fonce dessus. Il l'évite de justesse et un sourire narquois apparait sur ses lèvres. Le monstre charge à nouveau et l'homme fait un salto avant afin de se retrouver derrière la bête pour lui sauter dessus. Le combat continue. Les deux assaillants sont à côté de la fenêtre donc à l'autre bout de la pièce. Je décide de foncer à l'opposé de celle-ci. Je dévale les escaliers et sort. J'espère qu'ils seront trop occupés à se battre pour ne pas s'apercevoir de ma disparition. Je cours le plus vite possible pour m'éloigner le plus rapidement de cette maison. Je m'arrête pour reprendre mon souffle. Malheureusement, je n'en ai pas le temps et je sens le monstre m'écraser de tous son poids. C'est la fin, je vais mourir comme l'enfant de tout à l'heure, dévoré par un monstre. Tout à coup, je ne sens plus rien sur moi. Je me lève avec difficulté et découvre l'homme aux cheveux noir de jais en train de frapper la bête. Cependant, il n'est plus comme avant, il a désormais de grands yeux rouge sang et de très longues canines, c'est un vampire. Je n'ai pas le temps d'en prendre réellement conscience, qu'il se trouve derrière moi avec une main sur mon ventre et l'autre qui maintient mon visage de côté. Il repose sa bouche sur mon cou mais cette fois ci je sens ses dents se poser aussi. Je vois que le monstre est furieux et qu'il fonce sur nous. Je ferme les yeux prête à l'impact. Il ne se passe rien. Je rouvre les yeux et je découvre que je suis dans mon lit, chez moi. Je suis soulagée. Ce n'était qu'un simple cauchemar. Je me lève. Je vais vers la porte pour aller chercher un verre d'eau mais ce n'est pas la porte habituelle. Elle est en bois avec des feuilles oranges et dorées comme celle de mon cauchemar. Ce n'est pas possible. Je tremble de peur. La porte s'ouvre…

L9

La Promesse

Une promesse. Je lui ai fait une promesse. Celle de lui rendre sa guirlande avant Noël. Mais je ne l'ai pas fait. Celui que j'appelais le Hibou allait être déçu. Lui, il tient toujours ses promesses. Dans notre cité de verre, les promesses sont sacrées, c'est la règle numéro une. Ne pas tenir une promesse, c'est comme trahir un ami, on perd immédiatement son amitié. Ici, les amis aussi sont importants, mais moins que les promesses. Pourquoi ? Je ne sais pas. Une autre règle, la numéro quinze je crois : la prestidigitation est interdite, car elle nuit à la règle numéro un. Encore et toujours. La couleur du temps, chez nous, est toujours la même. Le temps qui passe… Il est blanc, calme, tout ça à cause de la règle des promesses. Pour chaque promesse non tenue, on doit aller chercher un bracelet dans un coin sombre d'une boutique sombre. On y est obligé, car comme je l'ai dit, les amis sont moins importants, donc ils doivent nous dénoncer. À cette pensée, je sens toute légèreté m'abandonner. Et au bout de trois bracelets, on a la main coupée. C'est comme ça. C'est notre monde, c'est compliqué. Mais on doit vivre avec. D'ailleurs, nous, les habitants, donnons raison aux fous qui ont créé la règle numéro une, car nous ne voulons pas avoir la main coupée, forcément… Donc on respecte nos promesses. En fait, je fais tout pour ne pas penser à ce maudit bracelet, mais il faudra bien que j'aille le chercher. Revenons en à mon ami le Hibou. Je l'appelle ainsi car il vit la nuit, et c'est donc compliqué de lui parler. Mais il faut aussi tenir compte de la règle soixante-six :
« Il est préférable de ne donner son vrai nom à personne. » Sa période préférée, c'est Noël, et il voulait absolument que je décore ma maison l'année dernière. Moi, à vrai dire, je m'en fichais un peu, mais je voulais lui faire plaisir, et je me suis dit que ça ne pouvait que renforcer notre amitié. Et maintenant, pour cette stupide promesse non respectée, j'allais la perdre.

Voilà que la nuit tombe et me rappelle que Noël se rapproche **inexorablement**. Il est minuit.
Dans vingt-quatre heures. Vingt-trois. Vingt-deux. Vingt-et-un. Vingt.
Stop. Il faut que j'arrête de penser à ça. Mais comment ? Je n'arrive pas à dormir.
Dix-neuf. Dix-huit. Dix-sept.
L'aube se rapproche. Toujours pas sommeil. Je reste étendue sur mon lit les yeux ouverts. Seize...
Le **soleil** s'est levé depuis deux heures. Je me lève et commence à faire les cent pas. Douze. Je regarde par la fenêtre et me mets à penser à ce que j'aurais pu faire pendant ces vingt-quatre heures si j'avais tenu ma promesse. Je sais bien qu'il est encore temps. Le seul problème, c'est que je ne retrouve plus cette maudite guirlande clignotante. Elle a comme disparu. Onze. Je décide de prévenir le Hibou. Je sors de chez moi et me dirige vers la grande place à la fontaine de verre. Il habite dans une ruelle attenante. Je suppose qu'il voulait être tranquille. Il a bien fait son choix. Ni lumières, ni passants. À part moi, qui allai être obligée de le déranger alors qu'il venait juste de se coucher. Je prends mon courage à deux mains et frappe à la porte. Aucune réponse. Je frappe un peu plus fort, et le Hibou me grommelle d'entrer. Il ne laisse pas n'importe qui rentrer chez lui, bien sûr,

mais il sait qu'à une heure pareille, moi seule peux venir. Pourtant, je suis surprise qu'il m'ait répondu si rapidement. D'habitude, il me fait bien attendre une demi-heure. Je pousse la porte et je gravis les escaliers. Il m'attend assis devant son bureau, dans la pièce plongée dans la pénombre. Ça peut paraître étrange car c'est mon ami, mais je ne sais pas vraiment à quoi il ressemble. En même temps, j'ai une excuse : il vit dans le noir. Je sais juste qu'il a les cheveux sombres et les yeux très clairs. Il est plutôt grand et mince, je crois. Il me demande si j'ai sa guirlande. Et je n'ai pas d'autre choix que de lui répondre non. Je lui explique la situation. Il me propose qu'on la cherche ensemble. Stupéfaite, j'accepte. Il ne sort jamais, je dis bien jamais, à la lumière du jour. Il saisit une cape et m'accompagne en bas des escaliers. Il rabat sa capuche sur sa tête et m'ouvre la porte. Nous sortons et je le conduis jusqu'à chez moi. Je le fais entrer dans le débarras où j'avais mis sa guirlande. Aussitôt, il se fige, mais je ne vois pas l'expression de son visage. Puis je remarque quelque chose que je n'avais pas vu durant les nombreuses heures que j'ai passé à chercher ici. C'est pourtant évident. Un stylo est par terre, il n'a rien à faire ici, décapuchonné. Et le bouchon est à la fenêtre. Ou plus exactement, il bloque la fermeture de celle-ci. Mon ami marmonne de son **étrange** voix rauque qu'il s'est passé quelque chose ici. Il nous reste sept heures. Sans aucune explication, le Hibou se précipite hors de la pièce. Je suppose qu'il rentre chez lui. Je sors à mon tour et retourne dans ma chambre m'affaler sur le fauteuil. Je suis fatiguée d'un coup, il faut que je m'occupe. Vite... Lorsque je rouvre les yeux, la première chose que je vois, c'est l'horloge. Minuit moins cinq. J'enfile mon manteau, mon écharpe et mes chaussures. Je sors de chez moi et je me rends à la boutique. Minuit moins un. Je vais ouvrir la porte. Mais soudain, je vois une ombre surgir à ma droite. Elle m'attrape violemment par le bras et me tire dans une ruelle à côté. Elle retire sa capuche. Le Hibou. Je bégaye une question incompréhensible. Il m'explique son geste d'une voix pressée :

« Ils t'ont tendu un piège. Ce sont eux qui ont volé la guirlande pour te capturer.

- Mais pourquoi ? Qui sont "ils" ?

- Je ne sais pas pourquoi. Toi seule le sais. "Ils" ce sont les services secrets. Mais en tout cas, ils te cherchent et sont prêts à tout pour t'attraper. Ils attendaient dans la boutique. Il faut nous enfuir le plus vite possible.

- Seulement moi, pas nous, nous ne sommes plus amis. Tu n'es plus censé faire quoi que ce soit pour moi.

- Si. Je t'ai aidé, et ils vont forcément finir par le savoir. Viens. »

Il me saisit à nouveau par le bras et m'entraîne jusqu'à la haute muraille qui entoure la ville. Nous sommes sur le point d'enfreindre la règle numéro cent-trois : « Toute tentative de fuite sera sévèrement punie. » Il n'y a pas beaucoup de gardes autour de la porte car ce n'est pas la porte principale. « Seulement trois » chuchote mon ami. Il disparaît soudainement dans l'ombre. Je vois les trois gardes tomber un à un, sans un bruit. Le Hibou reparaît. Je lui demande à voix basse ce qu'il a fait, je pense à la qunzième règle (la prestidigitation). Il me répond qu'il m'expliquera plus tard. Nous courons devant la porte. Impossible ! Elle est fermée par cinq énormes verrous. Mais en un instant, mon complice les a tous déverrouillés, et la porte s'ouvre...

L10

L'épopée d'un voyage à l'aube des temps

Les blonds épis, teintés de pourpre par les derniers rayons de **soleil**, tremblaient sous le souffle froid du vent. Un frisson me parcourut. Seule, au milieu de ce champ je fredonnais la mélodie d'un chant d'antan. La lune et ses filles déjà scintillaient dans le ciel nocturne parsemé de nuages. Bientôt s'élevaient dans l'air de petites lumières jaunes dansantes au rythme de la mélodie mélancolique. Amis de la forêt et êtres fantaisistes vinrent m'entourer pour ouïr cette épopée qui conte un voyage à l'aube des temps.

A la naissance des civilisations, un homme vêtu d'une longue cape vert sapin, sur laquelle reposaient quelques boucles brunes, sillonnait le monde. Durant cette ère imprégnée d'une certaine magie, Hommes et créatures millénaires cohabitaient offrant une connaissance imperceptible à l'Homme qui souhaitait obtenir cette sagesse insaisissable. L'homme se faisant appeler l'alchimiste recherchait cette vérité, dont il rêvait tant, à travers l'immense voyage qu'il avait entrepris. Sa quête de connaissance l'emmena explorer le monde : le portant sous les doux zéphyrs au travers des plaines verdoyantes ou le confrontant aux tempêtes de sable déchainant leur colère sur les déserts étouffants ou encore au froid glacial des hautes montagnes prisonnières du givre. Après des années de périple, l'homme avait contemplé une infinité de paysages, une infinité de cultures et admiré mille cités. L'alchimiste au sommet d'une colline à l'atmosphère **étrange** se retourna vers le chemin qu'il avait parcouru, son cœur se serra dans une pointe de nostalgie. Dans la brume matinale, il se remémora son long périple lorsque son regard s'illumina. Enfin, la sagesse et la connaissance qu'il désirait tant avaient, enfin, éclos dans son cœur tel une nouvelle pousse. La joie qui l'avait empli s'effaçât rapidement aux souvenirs douloureux qui entachaient une partie de sa mémoire. Il ne pouvait oublier la souffrance, la haine et la jalousie dans les yeux de ceux qu'il avait rencontrés. Malgré tous les rires partagés, les sourires complices échangés, les connaissances transmises, il ne pouvait pas ignorer les guerres ravageant le continent et ayant obligé les êtres anciens à fuir les Hommes. Non. Il n'avait pas le droit de finir comme eux… il devait protéger cette connaissance naissante dans son cœur. Les Hommes n'étaient pas prêts, il reviendrait le jour où ils le seraient.

Il décida ainsi de se reclure dans une forêt aux arbres s'élançant vers le ciel, non loin d'un ruisseau aux rochers dispersés. En contrebas dans la vallée se trouvait un petit village près d'une rivière dans laquelle venaient se jeter plusieurs cours d'eau. L'alchimiste décida de consacrer sa vie à aider ces créatures fantastiques qui s'étaient réfugiées dans cette forêt. Seul sous le ciel sylvestre, il avait bâti une maisonnette aux murs de pierres mousseuses et au toit recouvert de feuilles, la maison et la forêt semblaient ne faire qu'un. Dans cette petite bâtisse, l'alchimiste fabriquait toutes sortes de remèdes grâce à l'aide des herbes et fleurs évoluant dans les bois. De nombreuses fioles, dont les liquides allaient du rouge écarlate au violet améthyste en parcourant les différentes nuances de vert et bleu, reposaient au côté de petits pots d'argile soigneusement recouverts de morceaux de tissus et refermés précautionneusement par une ficelle. L'alchimiste honorait les divinités et les êtres peuplant la forêt en déposant ces remèdes aux pieds d'un chêne millénaire qui s'élevait au-dessus de l'ensemble des bois, tel son gardien, sage duquel les paroles sonnaient toujours juste. Bien que discrets les êtres y demeurant affectionnaient tout particulièrement l'alchimiste et lui déposaient de temps à autres un edelweiss au bord de sa fenêtre comme pour le remercier.

Un soir de pleine lune une jeune femme posa sa main sur le chêne ancestral et contempla ce dernier. Perdue, la jeune fille implora le vieil arbre de bien vouloir lui prêter un abri pour la nuit. Elle s'adossa contre le tronc de l'être majestueux et posa un petit panier d'osier rempli de toutes sortes de plantes. Sous le regard bienveillant des constellations, la jeune femme s'endormit dans les vents frais de la nuit. A l'aube brumeuse, une couverture tissée était délicatement posée sur les épaules de la rêveuse, un petit bol en bois rempli de soupe fumante à ses côtés. La fumée légère s'élevait dans les airs et chatouilla les narines de la rêveuse, la sortant de son sommeil tranquille. En voyant le petit bol un faible murmure s'échappa de son ventre. Empourprée, elle attrapa le bol et l'engloutit sans se soucier de sa provenance. A cet instant, l'alchimiste surgit d'un buisson, faisant sursauter de surprise la rêveuse. Il s'excusa, son cœur cognait tel un **tambour** dans sa poitrine devant les cheveux blonds et les traits angéliques de cette personne. Leurs regards se croisèrent et les joues de l'Alchimiste devinrent écarlates tandis qu'il se perdait dans les yeux vert-émeraude recelant une vitalité qui semblait infinie. *Comment était-ce possible, comment des yeux pouvaient-ils être si profonds ?* Leurs yeux paraissaient transpercer l'autre, voir au plus profond de chacun. Ils n'échangèrent pas leurs noms, ils savaient pertinemment que c'était futile. Ils se connaissaient ou du moins semblaient s'être reconnus. Ils parlèrent des heures de choses et d'autres, évoquant leur périple, leur vie bien qu'ils semblaient déjà tout savoir de l'autre jusqu'au moindre petit détail. L'après-midi fut colorée par les rires joyeux et les sourires chaleureux. Le soleil déjà redescendait dans le ciel, sa lumière traversant les bois. La sylve s'illuminait de mille teintes : le vermillon et l'orange des feuilles automnales ou encore le jaune mielleux. Dans cette atmosphère féérique, l'alchimiste pris pour la première et dernière fois la main de la rêveuse et y déposa un edelweiss. Deux larmes coulèrent respectivement sur leurs joues… ils ne pouvaient pas être ensemble, ils ne le pourraient jamais à moins de se retrouver de l'autre côté. Mais ils s'aimaient. Il la ramena à la lisière de la forêt, la frontière entre leurs deux mondes. Il déposa un baiser sur sa main et la regarda s'éloigner vers son village, son panier à la main. Puis, l'alchimiste disparut à nouveau dans la forêt un triste sourire aux lèvres.

A partir de ce jour, chaque matin un edelweiss reposa sur le seuil de la porte de la rêveuse. Des mois plus tard sur le pas de la porte, la rêveuse portait dans ses bras un nourrisson aux boucles brunes, Edelweiss. Toutes deux fixaient le ciel, la tige d'une petite fleur blanche s'entrelaçait entre les frêles doigts de l'enfant.

Ainsi, sur une nouvelle histoire la porte s'ouvre…

L20

Anorexie

La porte s'ouvre…
- Encore sur une maladie me diriez-vous -
Une douce lumière en surgit,
Pourtant, elle m'aveugle.
Une silhouette en sort,
En robe blanche, elle déambule
Comme une survivante.
Sauf qu'elle n'est pas morte.

Elle porte sur elle les traces ***étranges***
De la souffrance.
Elle n'est plus elle-même,
Une chose en a pris le contrôle.
Qu'est-ce ?

Lorsque je m'approche d'elle,
Une force surhumaine m'empêche
De la prendre dans mes bras.
Une ***paroi*** invisible qui croit la protéger :
En vérité, elle l'enferme…

Perfusion, opération,
Rien ne lui échappe
A ce petit bout de femme
Vulnérable et affaiblie.

Encore et toujours,
Elle se bat contre la maladie.
Lâche, je l'ai abandonné.
Ce fut trop dur pour moi,
J'ai faibli
Et même les poèmes n'ont pu me consoler.

Mes frêles épaules n'en pouvaient plus de supporter
Un tel fardeau !
Ma peine est donc sortie
Devant elle.
Son tendre bras s'est approché,
Mon corps meurtri l'a repoussé.

Maintenant livrée à elle-même,
Elle traverse sa vie
Comme les rayons du ***soleil***
Passent à travers une vitre brisée.

Sortira-t-elle de ce couloir fin,
Sombre et étroit qu'est l'Anorexie ?
Profitera-t-elle de la jeunesse
Et des plaisirs de son âge ?
Prendra-t-elle en compte mes souffrances
Qui s'agrandissent
En regardant son visage dont la pâleur s'accroît.

Et où la gaité choit de seconde en seconde ?
Et surtout,
Que se passera-t-il demain ?

Telle est la question,
Grande est l'incertitude.
Elle peut avancer fière de ses exploits
Mais reculer le jour d'après
Honteuse d'en avoir profité
Croyant s'être gavée de sucreries
Alors qu'elle n'a pris qu'un pauvre fruit pourri.

Soudain, sa violence éclate
Contre ceux qui la chérissent le plus.
Un parent aime son enfant
Mais son enfant ne se rend pas forcément compte
Qu'un parent l'aime,
Que NOUS l'aimons malgré tout.

Marie-Lune, j'espère que tu guériras vite, ta joie me manque.

ADULTE

1er prix

Aurélien LEPOETRE – A23 : *Solitude*

2e prix ex-aequo

Bertrand SAVOYE – A16 : *Prénommer en secret les étoiles*

Patrice DUFETEL – A31 : *La lettre*

3e prix

Jocelyne BOUILLON – A39 : *2025 et… des valises*

A23

SOLITUDE

La porte s'ouvre. Le vent, encore. Cela fait un an qu'elle ne ferme plus bien, que la moindre brise l'entrouvre, et que les courants d'air envahissent la grande maison. Lola sait qu'elle devrait la réparer, mais elle remet toujours cela au lendemain. Non qu'elle soit réellement débordée, mais c'était toujours Louis qui s'occupait de la maison. Alors, elle ne sait pas vraiment le faire, elle a peur de mal le faire.
Mais le temps s'écoule **inexorablement**, et elle se voit chaque matin, dans le miroir, un peu plus vieille, un peu plus ridée, un peu plus usée. Les douleurs dans son dos et dans ses mains longues et fines étaient apparues un matin d'hiver, pour ne plus jamais vraiment disparaître. La vieillesse, avait dit le docteur.

Elle cale la porte avec un petit pot de fleur. Des géraniums ; elle ne sait faire pousser que cela. Cela change des luxuriantes fleurs en pot, que Louis faisait pousser quand ils étaient jeunes. Le pire après la retraite, c'est la solitude. Sa fille unique avait quitté le domicile familial, avait eu des enfants à son tour, et ne passait plus que rarement lui dire bonjour pour repartir rapidement. La vieille femme avait le droit à un coup de téléphone par semaine, durant lequel elle pouvait, avec un peu de chance, en tendant l'oreille, entendre en fond les rires de ses petits-enfants. Ses amis étaient partis, elle avait perdu de vue ses anciens collègues. En dehors de cet appel, elle ne parlait plus qu'avec la jeune aide à domicile, très gentille du reste, qui passait une heure le lundi et le jeudi, hors jours fériés. Elle ne comptait pas les quelques mots échangés avec le gardien du cimetière, ce vieil homme bougon qui se trouvait sur sa route quand elle sortait et qui ne faisait que se plaindre. Si elle avait pu l'esquiver, elle l'aurait fait sans scrupules. Mais il était là, devant chez lui, à surveiller qui passait dans la rue, à parler et à tenir la jambe, et était sur son chemin.

Elle remonte douloureusement à l'étage pour se préparer. Avec la vieillesse, la routine devient sacrée ; c'est elle qui fait tenir, qui éloigne la folie. Elle jette un coup d'œil à l'extérieur : un beau **soleil** pour un mois de décembre. Mais la brume qui pointe promet un grand froid et un retour difficile ; elle ferait mieux de se dépêcher.

La porte s'ouvre à nouveau. Maudite entrée ! Demain, elle la répare, elle se le jure. Elle se hâte : elle ne veut pas perdre le peu de chaleur de la vieille maison. Mais cette fois, ce n'est pas le vent qui a ouvert ; c'est son petit chien, Joshua, encore tout jeune, qui lui fait la fête en la voyant. Cette boule de poil dynamique lui donne du baume au cœur. Elle le revoit encore, jeune chiot, à gambader dans la maison avec sa fille Marie, qui s'inventait des histoires. Joshua était tour à tour un dragon à vaincre, un complice de braquage, un partenaire d'enquête ou un destrier confortable et courageux. Et les deux s'empiffraient au moment du gouter, heureux d'être ensemble, heureux d'être vivants.

Lola secoue la tête. Impossible. Elle bloque la porte de nouveau, et laisse partir les souvenirs. Il n'y a plus de temps à perdre si elle veut être rentrée avant que la brume ne tombe et joue avec ses rhumatismes et ses nerfs. Elle ne veut pas rater non plus l'émission de quinze heures sur la cinq ; c'est la suite de la semaine dernière, et, même si elle n'a pas compris ce que ce vieil homme cherchait en Inde, elle déteste ne pas terminer ce qu'elle a commencé.

Elle finit de boutonner son manteau quand elle entend à nouveau la poignée sortir de son encoche et les gonds grincer. Elle se retourne, et tressaute de surprise. Sur le pas de la porte attendent ses amis, Patrick et Jocelyne, avec leurs enfants ; derrière eux se tiennent encore

Louise et Julie, et elle distingue encore tous les membres de son équipe au travail. « Joyeux anniversaire ! » s'exclament ils de concert. « 83 ans ! Tu es un millésime, un bon cru, tu te bonifies encore avec l'âge ! Qui aurait cru que tu te ferais de vieux os ? »

Lola est aux anges. Elle ne s'attendait pas à une telle surprise, et de la part de personnes qu'elle n'a pas revues depuis si longtemps ! Elle est si heureuse ; elle les fait entrer sans attendre et commence à installer la table. Chacun s'installe ; le repas est vite servi, le vin coule à flot. Par la fenêtre, elle voit sa fille adorée jouer sur le toboggan que Louis a installé l'autre jour. Elle est si adorable… Les conversations continuent, et c'est avec beaucoup d'entrain que les gens qui se sont perdus de vue racontent les dernières nouvelles, qui s'est marié, qui a eu un enfant, qui vient de trouver un nouveau boulot.

Le téléphone sonne. Lola s'approche, mais c'est **étrange**, elle a encore ses gants et son écharpe… Elle décroche ; c'est sa fille.
« Bon anniversaire Maman ! Je suis désolée, je n'ai pas pu me libérer à l'hôpital aujourd'hui. Je passe dans deux jours, c'est promis. J'espère que tu ne te sens pas trop seule.
- Merci d'avoir pensé à moi ma chérie ! Ne t'inquiète pas, je ne suis pas seule ; aujourd'hui, tous mes amis sont venus me rendre visite ! D'ailleurs, je dois te laisser ; j'entends Louis appeler tout le monde. Je sens l'odeur de sa fameuse tarte aux pommes qu'il est en train de sortir du four. Promis, on t'en garde un part pour après demain !
- Papa ? Maman, tu es sûre que ça va ? »
Lola a déjà raccroché. Aujourd'hui, c'est son anniversaire, elle a bien l'intention de profiter.

La nuit est tombée. Le froid s'installe, reprend ses droits et se love dans la demeure comme si elle avait toujours été la sienne. Lola retire ses gants pour rallumer le feu, dont les braises meurent doucement dans l'âtre. Elle se prépare pour la nuit. Elle n'a guère bu de vin ce soir – ce n'est plus de son âge – mais elle a encore le goût sucré de la tarte aux pommes sur ses lèvres. Elle a encore faim ; mais quand elle pense à ce qu'elle a mangé pendant le repas, elle se dit que ce n'est que de la gourmandise.

Elle est allongée. Elle écoute les bruits de la maison, les sons extérieurs. Le vent, encore. Elle sait ce qu'il va se passer, elle se relève. Il faudra vraiment qu'elle pense à la réparer. Difficile de prendre soin d'une si grande bâtisse, seule et avec ses forces déclinantes et ses douleurs articulaires. Elle quitte à regret son grand lit, vide et froid, et descend dans la cuisine. Là, elle saisit une chaise et la bloque sous la poignée, pour éviter que ne s'engouffre dans la maison et dans sa vie le vent et les souvenirs.

A16

PRENOMMER EN SECRET LES ETOILES

La porte s'ouvre. Une bouffée d'air climatisé aussitôt te rafraîchit. Tu recules d'un pas ; elle se ferme. Tu te retrouves sous une chaleur brûlante, le **soleil** culminant au zénith. Un pas en avant : elle s'ouvre de nouveau. Un pas en arrière… un passe-temps sans fin. Clément, le gardien débonnaire de l'hôtel de l'Indépendance, discute avec un garçon de chambre des derniers matchs de qualification de la Coupe d'Afrique et ne prête pas attention à ton manège.

Ce matin, avec Blaise, c'était une autre histoire ! A peine as-tu déclenché l'ouverture de la porte en posant le pied sur le seuil qu'il s'est précipité pour t'écarter, en te traitant de tous les noms qu'il réserve aux miséreux de ton espèce. Pas question de laisser s'approcher du fleuron de l'hôtellerie de Wembassa un petit morveux ! Tu risques de rappeler aux rares clients qu'à quelques kilomètres du centre-ville s'agglutinent dans un camp des milliers de réfugiés qui ont fui les massacres perpétrés de l'autre côté de la frontière… Le temps de croiser son regard, tu as compris et vite déguerpi. Cette mauvaise engeance peut te bastonner jusqu'au sang ou te jeter une pierre à la tête, comme elle le ferait pour un chien galeux.

Hier soir, tu as réussi à profiter de l'arrivée d'une délégation d'hommes d'affaires pour te glisser dans le hall et rester une partie de la nuit près des portes d'ascenseur à guetter Emma, caché derrière un massif de plantes grasses. Depuis le parvis de l'hôtel où tu traines de jour comme de nuit, tu as repéré ces portes d'ascenseur où a lieu l'**étrange** ballet de ta grande sœur. Elle disparaît puis réapparaît une ou deux heures plus tard, ou parfois seulement au petit matin, sans te donner, quand tu la retrouves, la moindre explication. La semaine dernière, une des fréquentations d'Emma, un client européen de l'hôtel, t'a fait signe de les rejoindre et tu es monté pour la première fois dans cette petite cabine. Il t'a soulevé dans ses bras et t'a indiqué le bouton lumineux où tu devais appuyer. Comme tu hésitais, ils se sont mis à rire. Le temps d'un haut-le-cœur et vous étiez arrivé à la terrasse du dernier étage de l'hôtel. De là-haut, Wembassa paraissait plus propre et mieux rangée, quadrillée de quelques artères asphaltées et d'une multitude de voies en latérite. Le Tchatchalangou, le fleuve qui la traverse de part en part, ressemblait à un grand serpent aux écailles étincelantes. Emma t'a montré au loin le camp de réfugiés. Quand vous y étiez arrivés, deux semaines plus tôt, elle t'avait dit dès le premier soir qu'elle ne passerait pas une journée de plus dans ce mouroir. Le lendemain, tu l'avais accompagnée dans une tournée des salons de coiffure et des ateliers de couture. Elle proposait ses services, vantant en vain son expérience. En fin de journée, têtes basses, vous étiez rentrés au camp. Vous aviez manqué la distribution de vivres organisée au milieu de l'après-midi et qui avait rapidement dégénéré. « C'est mieux comme ça, t'a dit Emma, au moins nous ne nous sommes pas fait piétiner ! Demain en fin de journée, nous passerons au marché central récupérer les fruits ou les légumes qu'auront laissé les marchands après avoir rangé leurs étals. Pour l'eau et la nourriture, on trouvera toujours comment faire. L'argent que je gagne, je préfère l'utiliser pour acheter des cartes pour mon mobile. Quand on sait se servir de sa tête, on réussit toujours s'en sortir ! »

Clément est appelé au comptoir de l'hôtel. Tu en profites pour entrer, traverser le restaurant désert à cette heure de l'après-midi et accéder à la piscine de l'hôtel. Ta sœur a sympathisé avec Marc, le maitre-nageur. S'il m'arrive quelque chose, t'a-t-elle confié, il m'a promis de s'occuper de toi. Il te fait entrer dans la cabane qui sert de remise pour les matelas et les serviettes de bain et te demande de patienter. Quand la plupart des clients seront partis, il te laissera prendre une douche. Tu en as tellement envie ! Tu fermes la porte, t'assieds sur une étagère en t'adossant contre une pile de serviettes et appuies sur l'interrupteur. La pièce disparaît. Tu appuies de nouveau ; elle réapparaît. Puis disparaît. Une vie par intermittence.

Tu jouais à ce jeu, avec une lampe de poche sous les draps, la dernière nuit passée dans ta maison. Le faible rayon de lumière projeté sur les draps créait un monde éphémère et **diaphane**, qui sombrait bientôt dans une obscurité emplie de mystère, avant de renaître d'une seule poussée de ton pouce. Tu étais le maître du jour et de la nuit ! Tout seul, ce jeu t'aurait peut-être inquiété. Mais la présence de tes parents, dans la pièce voisine, te rassurait. Tu entendais leurs conversations se mêler aux émissions de radio et aux rengaines du bar dancing voisin. Le flux régulier de la vie suivait son cours, même si depuis plusieurs jours des rumeurs alarmantes montaient **inexorablement** des villages aux alentours. Et soudain, des coups de feu, des hurlements et cette odeur très forte de fumée et de bois brûlé ! Ton grand frère et ta sœur t'ont tiré du lit et entrainé vers un réduit, à l'arrière de la maison. Après, tu ne sais plus, tu ne veux plus savoir… Il y a bien ces images de flammes qui te réveillent la nuit et les battements désordonnés de ton cœur et des cris qui percent la coquille si fine de ta mémoire et de toutes parts les éclairs sombres des machettes qui font dans la chair tendre et frémissante des vivants leur travail de sape… Et aussi… Non, tu ne sais plus ! Vous avez suivi toute la nuit ton grand frère dans la forêt et rejoint à l'aube les rives aux reflets embrasés du Tchatchalangou. Que venait faire toute cette beauté, au bout de cette nuit terrible ? Tu ne comprenais pas. Des pêcheurs vous ont fait traverser le fleuve. Sur l'autre rive, en Lingalie, ton frère vous a souhaité bonne chance et il est reparti vers Kolewezu, votre village, en espérant retrouver les vôtres. Qu'est-il devenu ? Où se sont enfuis ceux que tu n'as pas vu, entre les planches du réduit, périr à quelques mètres de toi ? Ta sœur chaque jour tente de les appeler et de joindre Laurent, qu'elle comptait bientôt épouser. Il y a un mois, te rappelles-tu, vous étiez tous réunis à la maison pour fêter ton anniversaire. Cinq bougies, éteintes d'un seul souffle. Un mois seulement… ou peut-être était-ce dans une autre vie ?

La douche est une fête. Mais les pensées inquiètes t'assaillent dès que tu t'essuies. Que fait Emma depuis qu'elle a pris ce matin l'ascenseur ? Marc ne l'a pas croisé de la journée. Hier soir, lorsque vous êtes rentrés dormir dans une case sommaire partagée avec quelques filles aux portes de la ville, elle t'a dit qu'un des tueurs qui avaient sévi chez vous logeait à l'hôtel. Elle l'avait reconnu par sa manière de claudiquer, à la façon dont on danse le ndombolo. Toute la nuit, tu as senti son corps trembler de fièvre. Toute cette tristesse m'étouffe, a-t-elle glissé, avant de sombrer dans un sommeil agité. Mais au réveil, elle s'est levée en fredonnant. Elle t'a demandé de rester et elle a pris à pas légers le chemin de l'hôtel.

Marc t'a fait sortir par le portail de service, hérissé de piques. Tu te diriges vers l'entrée de l'hôtel mais comme elle est gardée maintenant par Blaise, tu reviens sur tes pas, attends que Marc ait fini son service, escalades le portail en faisant attention à ne pas t'empaler et te faufiles jusqu'à l'escalier extérieur de secours. A chaque étage, tu essaies de pénétrer dans l'hôtel mais tu trouves porte close, alors tu continues de gravir les marches. Quand tu arrives au dernier étage, la porte s'ouvre… et tu te retrouves face à Emma.
– José ? Qu'est-ce que tu fais là ? Je t'avais demandé de ne pas sortir !
– Je te cherchais. J'avais peur de te perdre… Et toi ?
– J'avais besoin de réfléchir au calme et au grand air. » Elle te prend la main, la pose sur son ventre. « J'ai de la rage, ici, qui me dévore ! Mais je ne peux pas risquer de te laisser seul… Je n'en ai pas le droit. Alors on va continuer comme ça, et faire comme si de rien n'était… »
C'est une nuit particulière, une de ces nuits équatoriales qui vous enveloppe de sa présence magnétique. Emma te serre contre elle, puis vous vous allongez à même le sol de la terrasse, en vous tenant par la main. En silence. Les constellations sont autant de familles dans un village céleste. Tu donnes aux plus belles étoiles les prénoms de tous les êtres chers qui te manquent, des prénoms secrets que tu es seul à connaître, et guettes un signe de leur part. Tu fermes les paupières ; elles ne sont plus. Tu les ouvres, elles brillent de nouveau de mille feux.

LA LETTRE

A31

L'aube est glacée. Trois jours que je n'ai pas dormi. Trois jours d'insomnie, de nuits agitées, trois jours de remue-méninges. Pourquoi cette lettre ? Pourquoi à moi ? Pourquoi maintenant ? L'écriture est belle, parfois hâtive, quelques fautes, presque familière. La femme a signé de son prénom. Et puis rien, aucune adresse, pas de numéro de téléphone, d'adresse mail, un prénom et puis s'en va. J'ignore comment elle m'a trouvé ici, dans cette campagne perdue, en plein hiver, au milieu des prairies rases et des lacs gelés, des forêts de trembles et de bouleaux. La lettre ne le dit pas. Ce que la lettre dit se lit au creux des lignes. Un éblouissement !

Un jour, nous nous sommes retrouvés l'un en face de l'autre. Elle ne précise ni la date ni le lieu. Elle dit juste qu'il y avait du **soleil** et qu'à cause de ça, je ne l'ai pas vue. Que je suis passé en l'ignorant. Qu'elle s'est retournée, mais qu'il était trop tard, qu'elle me voyait disparaître **inexorablement**. Que je portais des baskets blanches. Que j'allais d'un bon pas. Des lunettes collées au front. Qu'elle aurait aimée me parler, prétextant n'importe quoi, mais qu'elle n'a pas osé. Qu'il y avait quelque chose d'écrit dans mes traits, une phrase suspendue, une attente. Alors, elle a décidé de m'écrire. C'est idiot quand on ne connait rien de la personne ! Mais qu'importe ! Elle a passé des jours à me chercher, conjecturé sur mon trajet, trouvé des indices, la marque de mes chaussures, la couleur de mes yeux, ma distraction aussi. A cet endroit précis, un peu perdu, dit-elle, il n'a finalement pas été si difficile de m'identifier !

Quand elle parle de moi, c'est comme si elle me passait la main dans les cheveux, j'imagine sa peau fine, **diaphane**, la douceur de son geste. Mais je ne sais rien d'elle. Elle décrit mon front, mes rides, ma façon de marcher, mon air inquiet, mon odeur. Une intrusion totale, à l'arête de l'instant. Celui où nous nous sommes croisés ! Une fulgurance pour elle. Le néant pour moi. Je ne connais pas son âge ni la couleur de ses cheveux.

Je lis et je dois fermer les yeux. C'est dans le souffle de ses mots qu'il me faut l'imaginer. Tantôt inquiète, tantôt apaisée, à mesure qu'elle libère sa parole. La mémoire au supplice, j'essaie d'imaginer un lieu, un moment, après le travail, en vacances, à la sortie du bus, à l'entrée du métro, dans l'escalator d'un grand magasin, le soir, vers midi, tôt le matin, dans une foule, sur un trottoir encombré…Et ses traits se découpent indistinctement, mettent de la chair dans les mots, dessinent sa bouche, ombrent ses yeux. Cette femme que je n'ai pas vue est pourtant gravée en moi. Chaque détail s'anime sous sa dictée, chaque phrase me la révèle. C'est devenu **étrange** de la deviner, sa longue silhouette, son pas décidé, puis ralenti, le regard qu'elle me jette, le pli de sa robe qui volte autour de ses chevilles fines, ses mains qui flottent autour de ses hanches, ses yeux figés comme deux barques prises dans la glace. Son image s'impose peu à peu. Brune, peau soyeuse et dorée, yeux clairs, bouche fuchsia, la belle quarantaine, une odeur de plage, d'été, jambes infinies. Je ne l'ai pas vue, mais mon cerveau a tout imprimé. Dans mon inconscient.

Après avoir longtemps erré dans ma mémoire, j'ai fini par trouver. Oui, c'était près de la mer. Je m'y rends de temps en temps. On ne trouve ce genre de femme qu'au bord des océans. J'avais du sable dans les yeux, bien sûr, et je l'ai laissée passer, sans la remarquer. J'ai regagné le parking. J'étais seul. Dans ma voiture, j'ai allumé l'autoradio, écouté du James Taylor, la country, c'est mon truc ! C'était un samedi, je crois. Le soleil n'était arrivé qu'en fin d'après-midi. On était début septembre et comme le temps était beau encore, j'ai voulu me baigner une dernière fois dans la mer. Elle sortait de sa boutique de prêt à porter. Journée terminée avant le week-end ! Eh dire que je ne l'ai pas vue ! Le fil, la trame se recomposent, son visage s'affiche un peu plus à chaque instant. C'est sûr, je vais la reconnaître ! Mais, bien sûr, j'ignore où elle habite. La mer est à une heure d'ici. Sa boutique n'est pas ouverte en ce moment, mais peu importe ! Elle doit être chez elle. Il me faudra rouler un peu, passer les grands bois de ma région, m'approcher de l'océan. Elle m'attend. Depuis la fin de l'été. Elle n'a pas cessé de m'attendre.

Sans nous connaître, nous nous connaissons. Depuis qu'elle m'a trouvé, c'est moi qui la cherche. Ses contours. Peut-être la femme que je désire depuis toujours. Que j'ai construite. Qui m'a rêvé.
J'ai sorti la voiture du garage. La campagne est encore gelée à cette heure matinale. J'ai remis James Taylor. Pour réveiller cette matinée qui s'annonce. Je file entre les arbres, les lacs, les prairies. Les ombres grises du matin me font signe. J'y serai pour midi. Je devrais retrouver sa boutique. L'avenue qui longe la mer est assez courte. Et si je ne la retrouve pas, je demanderai ! En arrivant, je respire une brise humide. La ville semble dormir. Les lampadaires sont restés allumés et renversent leurs mornes lueurs sur les joggers et les quelques passants qui promènent leur chien. J'éteins James Taylor avant de me garer à hauteur de la boutique. Je reconnais à peine, le volet étant baissé. Habite t'elle sur place ? Où prévenir ? Il n'y a ni sonnette, ni interphone. Je fais quelques pas. Peut-être y a-t-il des voisins ? Je croise une vieille dame qui finit par me renseigner. Il faut aller frapper en face. Il y a des studios. La personne que je cherche habite au troisième étage. Par chance, quelqu'un sort de l'immeuble et me laisse entrer. Je consulte les prénoms sur les boîtes aux lettres. Je cherche un K. Refais deux fois la liste. Une lettre semble avoir été effacée. J'ai compris ! Je sonne ! Par l'interphone, une voix de femme me répond. Lente, presque chuchotée. Son débit me fait penser à celui de la lettre. Je finis par lui dire que je suis le destinataire de la lettre. S'ensuit un long silence. J'entends l'océan au loin, ravagé par l'hiver. Puis un déclic. La porte vitrée se libère. Je monte l'escalier, glisse en apesanteur, de marche en marche. Arrivé en haut des marches, je frôle la **paroi** du mur de son appartement. Dehors, des goélands se sont mis à crier. Sur la porte, il y a son prénom, puis son nom. Je devine son odeur, la même que cet été. Je reste quelques secondes à la respirer pour faire renaître ses traits, son visage aigu et souriant, l'eau transparente de ses yeux. Je reste prostré, incapable de bouger, d'appuyer sur la sonnette. Je ferme les yeux. Pour mieux la voir. Les goélands se sont éloignés. Mon cœur s'accélère. Il y a son pas derrière la porte, doux comme une horloge, vertige ! Je bloque ma respiration. Roulement de **tambour**. Est-ce bien elle ? La porte s'ouvre…

A39

2025 ET… DES VALISES.

La porte s'ouvre et le **soleil** de Mai s'invite

Dans la salle où Marie, en travaillant, médite
Il apporte avec lui l'aubade d'un jeune merle,
Enivré des effluves du lilas, qui déferlent.
Mais ses rayons, bientôt, reculent et renoncent
Pour l'ombre qui s'installe d'un pas lourd de semonces.
De sa bouche pâteuse vomissant des injures,
Elle crie, elle accuse, elle éructe, elle jure…
Et dans le fracas de l'objet qu'on maltraite…
La porte se referme sur des noirceurs secrètes.

***

La porte **tambour** d'une résidence cossue de Neuilly tourne. Aurore, une fougueuse jeune femme portant une valise, la franchit, bientôt suivie par son père, excédé :
« Je t'interdis, tu entends, je t'interdis d'aller à ce rassemblement …
- Tu n'as rien à m'interdire, j'ai dix-huit ans, je suis majeure !
- Mais qui paie tes études ? C'est facile de clamer son indépendance tout en comptant sur l'argent des parents !... Tout cela est ridicule, tu t'es bien regardée avec ta valise de luxe ? De quoi as-tu à te plaindre, toi ? Passe ton Bac, aie une mention pour pouvoir …
- Etre payée vingt pour cent moins cher qu'un homme ! Depuis que le chômage s'est installé en France, les femmes en ont été les premières victimes ! Elles sont devenues, **inexorablement**, la variable d'ajustement de la précarité de cette société, sans parler de ce qu'elles subissent dans l'intimité de leur vie : le nombre des viols et celui des féminicides explosent, soixante quinze pour cent des plaintes sont classées sans suite…Hier encore, deux femmes sont mortes chez elles, massacrées par leur compagnon, ce ne sont pas que des faits-divers, que des chiffres, ce sont des êtres humains, elles avaient un nom, un prénom, c'était Lise, c'était Marie !
-Et c'est toi qui vas changer tout ça avec ta petite valise vide ?…
-Moi et toutes celles qui viendront… Nos valises, elles sont là pour dire que nous ne savons plus quelle est notre place, ici et aujourd'hui , elles sont pleines de notre volonté et de nos espoirs…
- Un rassemblement comme ça, à Paris, c'est dangereux… Tu as pensé aux débordements, aux attentats ?
- Tu crois que grand-mère a réfléchi à tout ça avant de participer à mai 68 ?
- Ta grand-mère a toujours été allumée !! Fais ce que tu veux après tout, mais ne viens surtout pas te plaindre !! » Aurore s'engage dans la rue ; derrière elle, des talons claquent , la porte glisse !

***

La porte du hall d'entrée d'un immeuble de Gagny s'ouvre, précautionneusement, Hédia s'y faufile….Bientôt, elle sera dans le RER…
« Où vas-tu, comme ça, avec cette vieille valise ? Où l'as -tu trouvée d'ailleurs ? » La jeune femme se retourne et fait face à Karim, son frère , qu'elle croyait occupé à faire la leçon aux gamins désœuvrés du quartier.

« Au rassemblement de Paris ! Je vais à Paris !et la valise c'est celle de grand-mère Malika, celle qu'elle avait quand elle est arrivée en France, toute jeune mariée, pour rejoindre grand-père Amed, je l'ai trouvée dans un coin de la cave…
- Il n'est pas question que tu ailles là - bas ! Rentre tout de suite ! Ce n'est pas ton combat !Ce n'est le combat de personne ici… Qu'est ce que tu as dans ta valise ?
- Rien, c'est le mot d'ordre…
- Ouvre la ! Ouvre la, je te dis ! Ouvre ! » hurle Karim, en avançant vers Hédia…
- Qu'est- ce qui se passe? » Un vieil homme s'approche,aussitôt suivi par les quatre compagnons avec lesquels il palabrait quelques instants plus tôt . La discussion s'installe entre le frère et les retraités. Hédia n'attend pas, elle s'enfuit, elle court, elle court à perdre haleine, serrant dans sa main la poignée défraîchie de sa valise… Encore un effort...Encore juste... un peu de chance … et la porte du RER se referme sur elle !

***

La porte bat, dans ce hall de la gare du Nord où Agnès, assise sur un banc, est transpercée par les courants d'air froid qui s'immiscent pernicieusement, au plus profond de sa chair :Tant pis ! Au moins là, elle est en sécurité, dans cette foule qui l'ignore ou parfois la méprise, elle , la SDF ! Là, du moins le pense t-elle, on ne lui dérobera pas le peu d'effets , le maigre pécule qu'elle transporte, on ne lui volera plus son corps, encore une fois ! A cinquante ans, elle s'épuise, pendant, presque éteinte, à la **paroi** lisse et glacée de son existence :Un divorce, la dépression et le chômage ont scellé son sort; aujourd'hui, sa vie et ses enfers hantent les traits de son visage **diaphane**...Quelques jeunes femmes passent, une valise à la main, elles la regardent et lui sourient... Elles vont au rassemblement, Agnès le sait, elle a lu les Unes des journaux au kiosque de la gare et, avant même de réfléchir, mue par une **étrange** impulsion, elle ramasse le sac plastique où elle entasse ce qui lui reste et elle les suit … La porte du hall claque derrière elles.

***

Aurore arrive enfin Place de la République. Dans les rues , sur les boulevards adjacents, une foule énorme s'agglutine. Les policiers, d'abord zélés, laissent maintenant passer les manifestantes sans vérifier leur valise , ils ne peuvent plus faire face au flot incessant de ces femmes décidées sans risquer des débordements : Tout plutôt que des bousculades, des violences, des blessées !!! C'est le mot d'ordre, ! La hiérarchie, sous la pression des politiques, recule . Les réseaux sociaux fourmillent de chiffres affolants, dans toutes les grandes villes françaises , c'est le même constat : Les femmes ont pris possession de la rue ! Aurore croise une jeune femme qui peine dans la foule à ouvrir une vieille valise et à en sortir une petite banderole: "Oui à l'écriture inclusive : Pas de grands frères sans de grandes sœurs ! » Aurore aimerait discuter avec elle mais son portable sonne : c'est sa grand-mère qui l'appelle : « Où es-tu ma chérie ? Ton père m'a dit que tu étais au rassemblement… Moi aussi !... Je suis à l'angle de l'avenue de la République …
-J'arrive, mamie, j'arrive ! » La jeune femme se faufile dans la multitude, comprimée, presque écrasée, parfois… Enfin, elle repère la vieille dame qu'on a juchée, à sa demande, sur un échafaudage improvisé et qui embrasse du regard toute la place. Aurore sourit :
« Décidément, mamie, tu es la plus énergique et la plus éclairée des mamies !
- A quoi servirais- je si je n'étais pas là ? Vous êtes toutes mes filles, mes petites filles et quand je vois cette foule incroyable, je me dis que peut-être, enfin .., La porte s'ouvre ! »

ADULTE

Prix spécial Humour

Gilles MANTEAU – A55 : *Cancans chez les toc-toc*

Prix spécial Poésie

Christiane CORNUS – A36 : *Vide*

Mention spéciale

Sophie CHOJKA – A20 : *Le glas*

Hélène VERNER – A35 : *La louve*

Joëlle GONIAUX – A40 : *L'envol*

Prix ABS

Lakhdar BENASSER – A21 : *La corne de gazelle*

La porte s'ouvre...

- Ah Cochère ! On n'attendait plus que toi, les autres sont déjà là. Entre, je vais te présenter.
- Merci, Capitonnée, excuse-moi d'arriver en retard, je suis claquée !
- Ce n'est pas grave ! Mes Dames Portes, voici Cochère, ma plus vieille amie ! Nous nous connaissons depuis plus de vingt ans. À l'époque nous étions dans le même domaine au Portugal, avant qu'on ne nous envoie toutes les deux dans des propriétés différentes, aux portes de Paris.
- Cochère, tu connais déjà Vitrée?
- Oui, bonjour, comment tu te portes ?
- Je me porte bien !
- Et voici Galandage, ma voisine de palier, puis Western, une amie de la danse, un vraie battante, et enfin Blindée, ma belle-sœur, l'épouse de mon frère Portail.
- À ce propos, Blindée, tu n'as pas maigri ?
- Oui, j'ai perdu un peu de poids, mais à écouter ton frère, ça ne se remarque pas assez, car il n'arrête pas de me charrier en m'appelant la Lourde ! En revanche, lui, il n'a rien perdu. Remarque, j'aime bien chez lui ses petites poignées d'amour en fer forgé...
- Mes Dames Portes, je vous sers une nouvelle huile de chez Leroy Merlin ? Demande Capitonnée.
- Elle est gouleyante et va vous faire du bien aux pentures.
- On ne se refuse rien, lance Galandage...
- Et ton fils, Vitrée, comment va-t-il ? Reprend Capitonnée.
- D'Atelier est sur un nuage en ce moment, il a rencontré, il y environ un an, une jeune cloison japonaise lors d'une journée Portes Ouvertes à la Foire de Paris. Elle s'appelle Shoji, elle est belle, toute menue, presque fragile avec un joli teint **diaphane** et de beaux motifs en filigrane sur un fin papier de riz translucide, tendu entre un cadre de **paroi** en cerisier précieux. Ils sont fous amoureux !
- Si ça continue comme ça, reprend Vitrée, ils nous feront bientôt un petit portillon !
- C'est son copain d'enfance qui doit se sentir seul maintenant, dit Capitonnée ! Avant ils étaient inséparables, toujours fourrés ensemble, à courir de porte en porte ?
- C'est vrai, répond Vitrée. Mais depuis quelque temps Porte Accordéon semble complètement perdu. Il a d'abord travaillé à l'aéroporte, Porte F, puis en fabrique chez Lapeyre, et là il a eu des problèmes et a été flanqué à la porte. Lui ce qu'il voulait c'était faire carrière dans la musique, mais il a eu du mal à percer dans ce secteur, alors maintenant, il fait du porte à porte à la Porte de Clignancourt. Mais quand tu manques une porte, tu sais bien, on est disqualifié...
- Comme c'est triste, convient Blindée en soupirant...
- Au fait Western, dit Capitonnée, j'ai vu l'autre jour Charretière, elle m'a parlé de vos petites querelles, je croyais que c'était réglé votre différend ?
- Tu sais, Capitonnée, il ne faut pas croire tout ce qu'elle raconte, riposte Western. Elle ferait bien de balayer devant sa personne car elle est loin d'être exemplaire ! Elle grince tout le temps. En plus, c'est un vrai pot de colle, tu la chasses par la porte, elle rentre par la fenêtre ! Elle est aimable comme une porte de prison et surtout elle est un peu cintrée quand elle te parle... Tu n'as pas remarqué Capitonnée ?
- Oui, peut-être, répond prudemment la maîtresse de maison qui demande : Mais n'avait-elle pas ouvert un commerce ?
- Si, il y deux ans. Une gondlerie. Ou plutôt « un salon de prothésiste gondulaire », comme ils disent. Enfin elle posait du vernis sur les gonds. Bref, elle était manucure quincaillère ! Mais depuis, elle a mis la clé sous la porte, elle était trop instable, et comme elle était portée sur la boisson (du porto), elle avait de mauvaises fréquentations. On m'a dit, entre deux portes, qu'elle a même eu une double vie avec Cachot, ce truand notoire. Son mari n'a pas supporté cette situation, il est parti en claquant la porte ! Remarquez, on peut lui trouver des circonstances atténuantes. Dans sa jeunesse elle n'a pas a eu de veine cette porte. À la suite d'un sérieux accident de feuillure qui l'a blessée jusqu'au chambranle et la rendue bancale, elle a désormais un

comportement étrange. Et puis elle n'a jamais su frapper à la bonne porte, cette pauvre Charretière ! Enfin, moi, à chaque fois que je la vois, elle me fait sortir de mes gonds, avec toutes ses histoires, conclut Western.

- Et toi Galandage ton fils où en est-il maintenant, et comment s'appelle-t'il déjà ? demande Capitonnée.
- Il s'appelle Porte Tambour. Il va bien, même très bien car il vient d'entrer par la Grande Porte, à...Versailles !
- Mazette ! Versailles ! s'exclame Blindée, visiblement impressionnée.
- Oui, Versailles, il y travaille à l'accueil depuis deux mois. Il a passé toutes ses qualifications pour cela : licences Piétonne, Cavalière, d'Entrée et de Sortie... Bon, Versailles ça n'est pas la porte à côté pour lui, mais il a vraiment un bon poste, et s'il continue comme ça, il sera promu Porte Principale dans quinze ans et pourra alors se retrouver dans la Grande Galerie.
- La Grande Galerie ! Reprend Blindée, toujours fascinée...
- Oui, Blindée, la Grande Galerie. Quand je pense qu'à douze ans on se demandait bien ce qu'on allait faire de lui. Il passait sa vie à écouter aux portes et était très agité, un vrai tourniquet notre Tambour ! Il lui reste néanmoins à réussir sa vie sentimentale et il sera vraiment casé, car de ce point de vue, il est resté dans l'embrasure avec une conduite que j'insupporte.
- Comment cela ? demande Capitonnée.
- Disons, explique Galandage, que, même si chacun voit midi à sa porte, moi je trouve qu'il est un peu trop porté sur la chose, si vous voyez ce que je veux dire... Il multiplie les conquêtes, tantôt une porte de service, tantôt une porte palière, ou bien une porte-fenêtre et même une porte de derrière ! En ce moment il est avec une porte coupe-feu. Vous vous rendez compte ! Vivement qu'il se fixe définitivement et qu'il rencontre une belle porte d'honneur, avec de larges paumelles et de beaux jambages !
- Ne t'inquiète pas Galandage, tout peut encore arriver, et comme dit le proverbe : « Si la lumière passe sous ta porte, c'est que du seuil au linteau, le soleil te transporte ! ».
- Que la Porte du Paradis t'entende ! Lui répond Galandage avec un air toutefois sceptique...
- Dis-moi donc Blindée, il parait que tu es partie en Suisse ? Raconte nous cela, demande Capitonnée.
- Oui nous y sommes allés le week-end dernier. Je voulais voir ma famille et faire un peu de tourisme. Mais en arrivant, après six cents kilomètres (de porte à porte), nous nous sommes cassés le nez à la porte de mes parents qui semblaient absents. On a eu beau tambouriner, personne n'a répondu. D'habitude, ils laissent la clé sur la porte... On se renseigne chez le voisin le plus proche, on trouve porte close ! On fonce chez un autre, sous la pluie, et il nous ferme la porte au nez ! On se rend chez un troisième, personne. Alors on entre, et là on entend une voix caverneuse vociférer : LA PORTE ! On apprit plus tard que ce voisin très malade était aux portes de la mort. Et puis, après avoir patienté sur le pas pendant une bonne heure, mes parents sont arrivés tout étonnés de nous voir. Ils étaient partis assister à une séance de Téléporte à la salle des fêtes. Bon, pour se faire pardonner, ils nous ont invités dans un bonne menuiserie-tapisserie où l'on a dégusté des spécialités locales, dont une savoureuse graisse au lithium. Ils avaient convié un de leurs amis, moldave je crois, Portafosky, un portesonnage truculent qui a égaillé notre soirée, avec sa façon de parler très approximative. Attendez, j'ai noté quelques unes de ses répliques : « Tou me fé dou pêne, ne te la gâche pas ta vie », tu me fais de la peine, ne gâche pas ta vie. Ou bien : « Tou a cylindre et barillet », pour : Tu as six timbres et pas de billets. Enfin une dernière : « L'huis sa serrure il a dé verrous » pour : Lui, ça c'est sûr, il a des verrues !
- Ils sont vraiment sympathiques tes parents Blindée, comment s'appellent-ils déjà ? demande Capitonnée.
- Coffre-Fort et Chambre-Forte. Ah mais excusez-moi, je vois l'heure avancer et je vais devoir y aller. Je vous raconterai la suite une prochaine fois, notamment une affaire là-bas qui défraye la chronique : un procès pour l'odieux assassinat d'un petit portique dans la montagne, par un crétin des Alpes, Portos l'Albinos, que tout le monde déteste et voudrait voir sévèrement puni. De toute façon ce porte-malheur sera inexorablement condamné à portepétuité...
- Tu ne veux pas encore un peu d'huile ?
- Non merci, tu es gentille Capitonnée, mais je dois partir. Au revoir Mes Dames Portes ! dit-elle pendant que la porte s'ouvre...

A36

Vide

Elle est comme un vieux chat
Tranquille elle somnole
Elle attend, elle est là
Dans un calme écrasant
Plus rien ne la perturbe
Pas de pas, pas de voix
Ni rire, ni colère
Le frigo est éteint, ainsi que la chaudière,
Le soleil n'entre plus, les volets sont fermés,
La plante en pot s'étiole, il faudrait l'arroser
Personne ne viendra plus le faire désormais.
Les mouches sur le lustre de la salle à manger
Ont toutes pris l'envol.
Les pampilles de cristal sont ternes sans lumière
Les voilages aux fenêtres pendent l'air désolé
Sur les meubles la poussière hésite à se poser.
Seul rayon de **soleil**, au milieu de la table,
La photo souvenir des noces de diamant
Papa maman sourient, comme de vieux amants.
Elle, porte ses bijoux, lui, quelques cheveux blancs,
Dans une clarté **diaphane**.
Ils n'ont plus de projets
Ils vivent simplement une vie sans soucis.
Ils bloquent l'avenir au lendemain, c'est bon,
Le repas de midi, la suite du feuilleton,
Lui le jeu de pétanque au parc entre copains
Elle un peu de couture et les fleurs du jardin
Et la vie continue à petits pas tranquilles
Jusqu'au bout de la route
Pas si loin, on s'en doute.
Mais le jour est venu, de partir sans bagages
Au paradis perdu là-haut dans les nuages
Un aller sans retour
Inexorablement...
Et moi je reviens là, je reste bras ballants,
Dans la maison vidée de cette vie d'avant.
Objets inanimés, vous avez tous une âme
Qui emplit notre cœur de moments pleins de charme,
Et nous tire des larmes.
La maison est vivante de ces souvenirs-là
Mais demain
Les lames du plancher craqueront sous les pas

La maison toute entière alors s'éveillera
Car
Elle est comme un vieux chat
Tranquille elle somnole,
Elle attend, elle est là,
Elle veille comme la louve,
Qui protège ses petits…
Soudain dans l'escalier, des rires et des cris,
…La porte s'ouvre !

Le glas

A20

La porte s'ouvre, et, accroupi sur la pointe des pieds, j'attends. Toujours le même rituel. Tandis que les lourds battants d'acier se séparent dans un grincement, je souffle longuement, les yeux clos, une main au sol. Je compte à rebours jusque dix. Je détends mes jambes, mes paupières s'ouvrent, s'habituant peu à peu au **soleil** qui inonde maintenant ma cage de métal. Je m'appelle Kuss. Je suis un guerrier. Je combats pour ma vie. Chaque premier jour de la nouvelle lune, un combat à mort est organisé dans l'arène de la ville. Le vainqueur, en l'occurrence moi depuis dix lunes, reçoit la modique somme de cent pièces ; de quoi faire vivre mes parents et mes sœurs pendant plusieurs mois. Ce soir sera mon dernier affrontement. Avec mes gains de chasseurs, plus les milles pièces déjà engrangées, j'ai mis ma famille à l'abris du besoin. Demain, je partirai vers d'autres contrées avec ma douce, ma belle promise, Kaïsa.

Galvanisé par cette pensée, je bombe le torse et passe dans la lumière. Je foule le sable de l'arène de mes pieds nus et lève la tête. Toute la ville est là ; les **tambours** résonnent dans un rythme endiablé tandis que les gradins scandent mon nom et applaudissent à tout rompre. Je cherche ma belle des yeux, elle ne connait pas mes intentions. A la fin de ce combat, je m'agenouillerai et la demanderai en mariage devant la foule. Son père, homme influent de la cité, m'a donné sa bénédiction ce matin, avec quelques réticences ; il n'aime pas que je sois un chasseur, ni un guerrier, et par-dessus tout, il n'aime pas que nous souhaitions quitter la ville pour vivre notre vie. Je le repère rapidement et sans mal, géant de deux mètres parmi les badauds. Il n'applaudit pas, ne bouge pas ; je suis trop loin pour le dire mais son visage n'a pas l'air serein, et, le pire de tout : Kaïsa n'est pas là, à ses côtés.

Alors que mon cerveau se désintéresse du combat imminent et qu'il cherche en vain une logique à cette scène, les portes en face s'entrouvrent avec une lenteur exagérée. J'essaie de me concentrer, sors ma lame de son fourreau, et franchis les quelques mètres qui me séparent du centre de l'arène. Mon adversaire est petit, menu, et porte une épée à son côté. Sa tête est baissée, mais, plus la distance qui nous sépare s'amoindrit et plus mon sang se glace. Cette peau **diaphane**, cette démarche gracieuse, ces lèvres si claires qu'on les dirait sculptées dans le marbre… C'est impossible. Mon cœur rate un battement, les bruits ambiants ne me parviennent plus, mes membres se figent. C'est elle. C'est Kaïsa.

D'abord l'incompréhension, mais bon sang que fait ma douce colombe au milieu de ce duel à mort ? Puis le marchandage, je cherche l'arbitre, prostré dans un coin, qui me regarde avec un sourire triste sans esquisser le moindre geste ; il ne peut rien faire pour moi. Puis la colère. Sourde, infinie, pulsant dans mes tempes. Je lève les yeux vers mon beau père, qui me regarde avec dureté. C'était donc là son plan. Ses paroles n'étaient que mensonges, il préfère sa fille morte plutôt qu'à mon bras. Comment un père peut-il sacrifier son enfant, comment ne peut-il pas voir l'amour qui nous lie. Quel type d'égoïsme peut faire aller un homme aussi loin dans les tréfonds de la punition ?

Elle est là, ma raison d'être, mon amour, mon tout. Elle s'arrête à quelques centimètres de moi, lève ses yeux infiniment beaux vers les miens. Ils sont remplis de larmes. Son visage est constellé de traces de sel, de pleurs séchés, de rougeurs sur ses joues d'avoir trop souffert. En la voyant ainsi, une larme roule sur mon visage et vient s'écraser sur le sable brûlant de l'arène. De ma vie je n'ai jamais autant souffert. Je voudrai escalader les gradins et planter ma lame dans le cœur de son père, pour cette trahison envers sa fille, pour celle envers moi, pour la

douleur qu'il nous inflige. Mais les **parois** sont trop hautes, c'est impossible. Il n'y a que deux choix ici-bas. Tuer ou être tué.

La trompette résonne, je l'entends à peine, l'heure du combat a sonné. Je franchis les derniers centimètres qui nous séparent, et tends ma main, comme le veut l'usage avant le duel. Sa paume, frêle et douce vient se nicher dans la mienne, s'imbriquant parfaitement, car c'est là qu'est sa place. Je savoure cet instant, sûrement le dernier, d'amour pur et sincère, ne pouvant m'empêcher de la serrer un peu plus fort, de l'attirer vers moi pour un ultime baiser. Quand nos lèvres se séparent, mon cœur bat dans ma gorge, cette injustice me donne la nausée. Toute l'assemblée s'est tue. C'est un adieu.

Mon sort est **inexorablement** scellé. Je ne la laisserai pas mourir. Je ne la tuerai pas de mes mains. Mais les voyeurs voudront leur lot de chair fraiche, de rebondissements et de suspens. Ils se repaissent de ces moments ; curiosité morbide, hurlements d'encouragement à la mise à mort et paris sur les membres qui seront coupés, voilà la catharsis de notre peuple. Alors je lui murmure que je l'aime, et recule d'un pas. Je lève ma lame à hauteur de tête, et vois qu'elle en fait de même, elle est également prête à mourir pour moi ; ha, ma courageuse femme. Il n'en est pas question.

De l'extérieur, notre joute ressemble à n'importe quel autre combat à l'issue fatale. Mais pour nous, c'est notre dernière danse, avant la Fin. Avant les ténèbres et le deuil. C'est moi qui lui ai appris à se battre, moi qui lui ai enseigné les coups, les fentes et les parades. Ainsi je vois quand elle me laisse des ouvertures pour frapper les points vitaux, je vois dans ses yeux la résignation du condamné montant l'échafaud ; et elle lit la même résignation dans mes pupilles dilatées. Ce duel me demande des efforts incommensurables de réflexion ; d'ordinaire je fais mon spectacle, j'achève, et empoche la récompense. Aujourd'hui je calcule, réfléchis, j'essaie de mourir. Pour elle. D'une estocade, j'entaille son bras d'un trait qui vire aussitôt au pourpre, puis elle m'atteint à la cuisse ; nos armes fendent l'air en une multitude de chocs qui résonnent autour de l'arène, la foule est en délire, nous donnons à cette bête assoiffée de sang notre tribut.

Je suis las, ce ballet sera sans fin si je n'agis pas. Alors je pare son trait une dernière fois, feins un coup vers sa hanche, et me laisse empaler par sa lame. Le goût du sang empli soudain ma bouche, un relent de fer acre de plus en plus prononcé, je tombe à genoux. La foule en transe, totalement étrangère au drame qui se déroule sous ses yeux, hurle le nom de Kaïsa. Je distingue le visage parfait de ma femme qui se fige en une statue d'effroi. Dans un sursaut de rage amère, je la vois lancer son épée de toutes ses forces.

C'est **étrange** comme tout ralentit quand on est en train de mourir. Je peux voir le trajet de l'arme lancée, qui vient se ficher dans la poitrine d'un homme. C'est le père de Kaïsa. Je peux voir l'onde de choc dans la foule qui s'écarte et hurle. Je peux entendre les bruits précipités de la milice qui accoure. Je sens Kaïsa, à mes côtés, ses larmes roulant sur mes joues, ses baisers couvrant mes tempes et mes lèvres, ses mains enserrant les miennes. Dans un dernier éclat de lucidité, je sors de ma poche le petit anneau que j'ai fait pour elle, cerclé d'or blanc et jaune et lui dépose dans la paume. Je la regarde comme pour la première fois, comme un adieu qui n'est qu'un au revoir, comme une promesse de se retrouver, un jour. Elle me murmure qu'elle m'aimera toujours. Alors je peux partir, serein, tandis qu'elle fuit devant l'armée qui tente de l'encercler. Elle se retourne une ultime fois, pour un dernier regard. Je ne peux plus parler mais je lève ma main vers elle d'un signe qui veut dire va, mon amour, je veillerai sur toi chaque instant. Alors sa frêle silhouette s'engouffre dans l'obscurité de ces portes immenses que je connais si bien. Et je ferme les yeux, paisible, en attendant le glas.

A35

LA LOUVE

Il va falloir que j'ouvre cette porte. Que je passe le perron. Que je me présente, nue sous mes habits de grand deuil. Que je défie cette masse d'hommes désespérés. Cette meute à l'affut de la moindre de mes faiblesses. Je suis leur proie aujourd'hui.

Je ne suis pas celle que vous croyez. Je défends ma place autant que la vôtre. J'exécute des ordres à défaut d'être condamnée moi-même. Des questions ? je ne m'en pose pas. Je ne m'en pose plus. Il ne faut pas ouvrir la porte, laisser la bête entrer. Me dévorer. Pas d'état d'âme. Si ce n'est pas vous, c'est moi. Je suis parfaite dans mon rôle.

Je passe ma langue sur mes dents, aiguise mes canines. Je m'apprête à vous déchiqueter.

Ces hommes, je les entends vociférer, protéger avec ardeur leurs derniers restes d'honneur en criant à travers la cloison. Je suis la honte suprême. La lie de la société. Celle qui fraie avec les grands pour mieux écraser les petits.

Je vais vous licencier. Vous, vos collègues, vos amis. Vous rendre à vos familles. Je dois vous sacrifier sur l'autel du profit au nom de l'économie. Ce plan social est nécessaire.

Je m'en persuade chaque jour depuis quelques semaines pour mieux me défendre.

Méfiez-vous de ma peau **diaphane**, de mes yeux de biche effarouchée. Je suis frêle mais détrompez-vous. Je suis forte à l'intérieur. Aujourd'hui, ce comité d'entreprise va signer votre arrêt. La fin de votre aventure dans cette institution.

J'ai honte de ce que je vais faire. Mais je n'ai pas le choix. Comprenez-moi.

Bien sûr, vous m'accablerez. J'encaisserai. J'ai toujours absorbé les coups.

Je n'avais pourtant pas signé pour ça. Je n'avais pas étudié pour en arriver là. Je n'ai pas sacrifié cinq années de ma vie, mes espérances ou mes convictions pour cette cause.

Lorsque je rentrerai chez moi, je me lâcherai enfin. Je regarderai fixement le carrelage de ma cuisine et je me laisserai lentement glisser à même le sol. Je pleurerai lorsque mon dos rentrera en contact avec la **paroi** froide. Je me déchargerai de cette souffrance et je recommencerai demain.

Je suis une machine. Je m'en persuade. Il faut que des gens comme moi existent pour que vous puissiez mieux nous haïr. Je représente cette classe dirigeante qui concentre vos maux.

Détestez-moi. Je continuerai **inexorablement** ma route.

Je souffle. J'ai peur.

Je suis une louve.

La porte s'ouvre.

A40

L'ENVOL.

La porte s'ouvre sur un jour nouveau pour Finette. C'est aujourd'hui son quatorzième anniversaire. Dans son village, beaucoup de filles de son âge sont déjà mariées et mères. Pour elle, rien ne presse. Elle se sent libre.

Elle quitte sa couche à pas feutrés. Sur ses frêles épaules dénudées elle noue son châle de lin gris et se dirige discrètement vers le foyer. Pas question de réveiller ses quatre frères : Aymeric, Lancelot, Perceval et Roland qui ronflent comme une forge, et surtout pas ses parents bénis.

Elle chasse les poules de la table, pousse la chèvre et son chevreau dehors, ranime les cendres pour réactiver le feu. Sur un trépied de fer qui soutient tous les pots, poêles, moules à tartes, fer à gaufres, passoires et écumoires, elle prend une écuelle et sort traire Mysty. Elle boit le lait tout chaud, fait quelques ablutions dans le baquet rempli d'eau sous le tilleul et enfile les vêtements qu'elle a pris soin de poser la veille devant la porte. Finette se dirige ensuite dans l'enclos où son troupeau de moutons sommeille encore. Elle siffle, comme ses frères lui ont appris. Les animaux bougent, se rassemblent à ses pieds.

Le jour pointe à peine en ce début du mois de juin. Elle prend le sentier de pierres derrière la maison et commence à grimper la colline où elle mène paître son troupeau. Elle caracole en tête, guillerette. Les animaux suivent le pas, pressés de brouter l'herbe tendre, grasse, bien verte qui les attend.. Elle passe la dernière masure, celle de Madame Morula, la sage femme. Un peu sorcière, amie de Finette, elle lui apprend à reconnaître toutes les plantes pour en faire des décoctions ou des onguents. Les bienfaits des préparations que la jeune fille broie au mortier ont déjà soulagé bien des maux. Il lui arrive souvent de masser le dos de sa mère quand elle rentre des champs toute nouée. Ses infusions font miracle pour les rhumes, indigestions ou crises de goutte.

Quand elle s'est suffisamment éloignée, elle s'arrête, s'assied sur un grand rocher. Pendant quelques minutes Finette admire le paysage. Le feu est devant elle. Des brandons semblent tomber du ciel et le soleil qui se lève présage d'une grande chaleur. Les moutons paissent tranquillement autour d'elle, pas de bruit excepté le doux murmure du ruisseau en contrebas.

Quatorze ans ! Ses frères vont encore la narguer de n'être point mariée. Elle se sent l'âme fratricide quand ils veulent lui présenter des prétendants. Elle n'est pas prête, ses parents pas pressés non plus de la voir partir. Elle est : leur merle chanteur, leur elfe, leur danseuse aux pieds agiles. Elle aime tourbillonner, sauter, valser aux sons d'une musique qu'elle est seule à entendre dans sa tête. Les bras levés, elle évolue comme une danseuse dans sa boîte à musique. Elle est un ravissement à regarder et ses parents l'incitent et l'encouragent à poursuivre ses pas de danse.

La Saint Jean approche. Chaque année, Monsieur Anselme, le pomiculteur met à la disposition des jeunes gens du village, le pré derrière ses vergers pour y dresser le bûcher. Il garde pour

cette occasion le bois recueilli de la taille de ses arbres. Ce bois est inutilisable dans les foyers domestiques. En brûlant, il envoie des étincelles et pétarade à faire peur.

Elle prend dans sa gibecière en cuir tanné, offerte par Maître Raynald en échange d'une nappe brodée pour le mariage de sa fille, le calendrier lunaire. Elle étudie les différents changements de lune qui lui servent pour la culture du lopin de terre que ses parents lui ont confié. À la lune montante on plante tout ce qui se trouve au dessus de la terre ; à la lune descendante tous les légumes à racines ou rhizomes. Une partie de ses récoltes va à l'asile du coin qu'elle visite une fois par mois avec le curé. Le sort réservé à ces pauvres êtres abandonnés de tous sauf de Dieu lui fend à chaque fois le cœur.

Le plus jeune de ses frères, Perceval lui porte son repas du midi. Il claque sur ses joues de gros baisers en arrivant et lui souhaite un joyeux anniversaire. Il lui a apporté deux tranches de pain croustillant, garnies de fromage de chèvre et de lard grillé. Pour la fratrie, Finette, la petite dernière, est leur rayon de soleil surtout quand le temps est triste et sombre en hiver. Toujours aidante, à l'écoute, elle est la jeunette, choyée et aimée.

« Fifi, mère t'a trouvé une pièce de tissu chez le drapier pour la fête de la Saint Jean. Il va falloir te mettre au travail rapidement. Heureusement les journées sont longues en juin, tu pourras coudre jusqu'à point d'heure. Avec ta nouvelle robe, tu finiras bien par te trouver un amoureux ! » lui dit-il, ironique !

On est au soir du 24 juin, au moment des moissons. L'air est doux, odorant. Le bûcher, tripode feuillu s'élevant vers le ciel, impressionne. Un épouvantail, habillé de haillons, est accroché au milieu des branches. Avec une grande torche enflammée on embrase les brindilles. De jeunes couples se tiennent par la main et sautent par-dessus le feu dans l'espoir d'avoir des enfants ou une bonne récolte selon chacun. Tous chantent, rient, dansent ou font la ronde. Avec « les Mais et la fête de l'âne », elles sont les trois cérémonies préférées de Finette.

Elle est belle en ce jour festif. Une longue jupe en lin blanc couvre ses fines sandales en corde. Un bustier vert amande très ajusté souligne sa fine taille de guêpe. Ses longs cheveux dorés sont maintenus par une couronne de roses que la jeune fille a elle-même confectionnée. Finette danse seule aux sons des cornemuses, trompettes, tambours et flûtes à s'étourdir.

Sa tête se met soudain à tourner, ses pieds s'emmêlent. Elle va tomber.

Deux bras vigoureux la saisissent alors. Elle ferme les yeux. La danse reprend, à l'envers, comme si on dénouait des fils trop emmêlés. Elle ne cherche même pas à voir le visage de son cavalier. Elle se laisse guidée, féline. Elle se dit que danser à deux, appuyer son bras sur un poignet ferme et directif, sentir des muscles tendus contre sa poitrine, n'est pas sans effet. Il est bon finalement de s'abandonner et comme il doit être merveilleux de se sentir aimée. Peut-être est-il temps de quitter le nid pour prendre son envol après tout. Étrange ce sentiment nouveau qui l'anime. Elle ouvre les yeux, reste un instant éblouie par les reflets du feu sur son inconnu.

Dieu, qu'il est beau !

A21

Les cornes de gazelle

La porte s'ouvre, non sans difficulté car elle est massive. Le sourcier se faufile par l'entrebâillement et allume une torche qu'il agite frénétiquement. Les guetteurs du clan adverse apercevront sans peine cette lueur dans la nuit, qui les informera que la porte de la cité leur est ouverte ; une occasion unique de prendre le contrôle du château et des terres arides qui l'entourent. Le sourcier n'est pas très fier de sacrifier ainsi sa cité au clan ennemi mais a-t-il le choix ? Sans action de sa part, dans quelques jours, la princesse sera mariée. Les noces ont été annoncées et depuis plusieurs jours, déjà, l'agitation est perceptible. De tout le royaume, les saltimbanques, musiciens, danseurs et cuisiniers convergent vers la cité. Les meilleures couturières sont à l'œuvre pour parer les futurs mariés des plus belles étoffes.

C'est un mariage peu banal. La princesse épousera le boulanger ! On dit qu'il aurait séduit la princesse en lui faisant gouter une pâtisserie en forme de croissant, une pâte sablée sucrée saupoudrée d'un sucre aussi fin que la plus légère des farines. Elle eut beau insister les jours et les semaines suivantes, il ne voulait plus confectionner cette gourmandise :

- Je la réserve pour ma future femme.

- Et quand le mariage est-il prévu ? s'enquit-elle.

- Je ne sais pas. Je ne l'ai pas encore rencontrée !

Malgré plusieurs autres tentatives, le boulanger tint bon. Finalement, inversant tous les codes et usages de l'époque, elle vint demander la main du boulanger. Il faut reconnaitre qu'il était assez beau garçon et la princesse était séduite par cet homme aux mains puissantes, le seul qui avait su lui résister. C'était la fille du roi tout de même ! Le boulanger refusa net.

-Vous ne m'aimez point. Ce sont mes pâtisseries qui vous font tourner la tête. Lorsque vous serez repue, vous vous détournerez de moi.

- Mais mon cher, je compte sur vous pour créer régulièrement d'autres pâtisseries. L'amour ne doit-il pas être constamment nourri si l'on souhaite qu'il perdure ?.

- C'est bon, je vous prends à l'essai pour deux mois ?

- Votre épouse à l'essai ? La princesse était abasourdie.

- Non, comme vendeuse ! Le boulanger sourit, fier de son effet.

- Mon épouse doit pouvoir m'aider dans la boutique. A quoi bon une femme de boulanger qui se prélasse dans les sofas !

Elle accepta cette étrange proposition. Pendant deux mois, elle se leva à l'aube et s'acquit fort bien de la tâche. Elle apprit à distinguer l'orge, le blé et le seigle. Elle était capable de reconnaitre un pâton suffisamment levé pour pouvoir être enfourné. Elle faisait bien plus que répéter les gestes appris. Elle était particulièrement fière de ce mobile qu'elle avait confectionné. Il était actionné dès qu'un client poussait la porte de la boulangerie. Au départ, la mélodie qui tintait faisait sursauter le boulanger. Mais il avait reconnu que c'était une invention bien pratique. Il était éperdument amoureux de la princesse. Quant au roi, il avait été surpris du choix de sa fille, mais ne souhaitait pas aller à l'encontre de ses désirs. Il avait

également trois jeunes fils vigoureux. C'est à l'un d'eux et à ses descendants que reviendrait son trône. Il organisa sans tarder le mariage.

Le trône était également convoité par l'oncle du roi. Ce dernier avait, par le passé, sans succès, assailli la citadelle à plusieurs reprises, avec ses hommes. Bannis, ils campaient aux abords de la cité depuis plusieurs années maintenant. De jour, la cité défendue par les soldats du roi ne craignait rien. De nuit, la lourde porte fermée garantissait la sécurité. Les soldats pouvaient dormir sereinement : la porte ne pouvait s'ouvrir que de l'intérieur. La confiance régnait. Qui aurait pu désirer la perte de la cité ?

Le sourcier ne pouvait se résoudre à voir la princesse se marier. Il en était amoureux lui aussi. Il avait, par désespoir, ouvert la porte de la cité aux ennemis. Ceux-ci auraient l'avantage de la surprise et pourraient immobiliser sans peine des soldats encore ensommeillés. Dans le chaos de la bataille qui s'engagerait inexorablement, le sourcier assassinerait lui-même le boulanger.

Lorsqu'il avait vu le mobile créé par sa fille dans la boulangerie, le roi avait compris tout le bénéfice qu'il pouvait en tirer. Il avait alors élaboré un système similaire. Si quelqu'un ouvrait la porte de la cité, un long fil actionnait un mobile placé dans la chambre du responsable des gardes. C'était un roi bon mais pas con ! Cette nuit-là, le responsable des gardes fut réveillé. Il aperçut le signal envoyé aux ennemis à la lueur de la torche. Il reconnut sans peine la silhouette du sourcier. Il réveilla les soldats qui s'armèrent dans le silence. Lorsque l'oncle du roi eut constaté que la porte de la cité était entrouverte et que le silence régnait dans la cité, il donna l'assaut. Il fut surpris d'être accueilli par des soldats déjà éveillés et armés. Il crut un instant qu'il avait été doublé par le sourcier, avant de l'apercevoir ligoté par les soldats.

Le mariage eut lieu le lendemain. Ce fut une belle fête. La princesse était heureuse. Elle dégusta cette pâtisserie tant attendue. Mais l'amour reste une chose compliquée. Après plusieurs mois, elle se lassa et ne trouva plus de joie à ce labeur répétitif. C'est lorsqu'elle vint prendre commande d'une étagère qu'elle constata que le menuisier était également fort beau garçon et que ses mains étaient plus puissantes que celles du boulanger. Il s'aperçut de son trouble et lui fit la cour. Elle ne résista pas longtemps à ses charmes. Le soleil entra dans le cœur du menuisier. Mais dans une cité, tout se sait. On dit que le boulanger cherchait un nom à cette fameuse pâtisserie en forme de croissant de lune lorsqu'il eut vent des amours adultères de la princesse.

Bien que ce fût lui qui les portât, il nomma sa pâtisserie « cornes de gazelle ». Plus de mille ans après, on en trouve partout dans le monde : d'une pâtisserie, il suffit de pousser la porte.

ADULTE

Finalistes

Sylvie BAYART – A5 : *Si*

Hélène RAUCH-MAS – A9 : *Imprévu*

Martine SCHMITT – A11 : *Deux mille vintage*

Claire BOVY – A17 : *Dernier voyage, classe économique*

Chantal KERAUDREN – A37 : *Le secret*

Mathurine BECUWE – A41 : *Je suis bien ici…*

Michel SAKHAROFF – A44 : *Vertige*

Chantal DUEZ – A54 : *Les portes du paradis*

SI

AS

La porte s'ouvre et te voilà enfin !

Jeune, beau, élancé, les cheveux bruns mi-longs ébouriffés dans lesquels j'aime glisser mes doigts, une bouche charnue, sensuelle qui m'a éveillée tant de fois au plaisir et ces yeux noisette au reflet…

Tu as changé. Que t'est-il arrivé ? Cette tristesse dans tes yeux ! Et cette cicatrice sur ton arcade droite ! Je ne la connais pas. Ta démarche est lourde, voutée, mais déterminée. Tu sembles écrasé par un poids trop lourd à porter. Ton teint est blême ou plutôt **diaphane** comme si tu voulais t'effacer, disparaître.

C'est l'hiver. Le ciel est bleu pâle, traversé par quelques filets de nuages d'une blancheur presque transparente. Le **soleil** a commencé son ascension depuis un moment déjà mais il ne chauffe pas. Pourtant tu n'as pas froid. Je te reconnais bien avec ton jean Lewis, ton tee-shirt des Red Hot Chili Peppers et ton blouson noir. Autour de toi, une rangée d'arbres nus sur la droite et de l'autre côté une rangée de sapins, aucune fleur, quelques oiseaux et le bruit des moteurs : des voitures, un bus, des avions, cette musique mécanique qui t'accompagne depuis deux ans et sur laquelle tu peux de nouveau mettre des images.

Tu avances, tu ne me vois même pas ! Ton regard est abaissé sur ce trottoir ou plutôt sur cette piste cyclable car pour les piétons, il y a juste sur la gauche un petit bout de chaussée goudronnée collé aux buissons et donc totalement inadapté. Sur ta droite une bande de verdure, recouverte de-ci de-là de quelques feuilles mortes. Des habitations apparaissent rapidement, un arrêt de bus, quelques sportifs et les premiers déchets : d'abord des emballages de friandises puis de plus en plus de bouteilles d'alcool et de canettes de bière en tout genre. Bientôt un rond-point et là, ton regard s'arrête : une carcasse de voiture calcinée repose sur le côté de la route juste en face. Tu sens un nœud se former dans ton estomac, ça se tord, ça serre. Ta respiration s'accélère, le froid s'insinue en toi, de plus en plus rapidement. Tu trembles, tu renifles, ça sent l'essence, une odeur de feu, de combustion. Des images reviennent. L'effroi te paralyse jusqu'à te vider de toute volonté. Tu es le spectateur d'une scène qui s'est déjà jouée. Sur un panneau publicitaire : « Bonnes fêtes, Bonne Année ». L'écho d'un souvenir qui se réécrit, qui se ressent, qui t'oppresse. Le sort s'acharne. La circulation s'intensifie maintenant et avec la pollution, tu te mets à tousser. Tu reprends la route. Toujours plus de canettes sur le bas-côté, de nouveau le même panneau publicitaire.

Tout te rappelle ce jour.

Sur ton tee-shirt, la moitié de médaille que nous nous sommes offerte pour l'anniversaire de notre rencontre : toi tu as un demi-cœur avec le J de Jennifer et moi l'autre demi-cœur avec le E de Erwan. Je souris, tu le portes toujours. Rappelle-toi ! Ce jour-là, tu m'avais emmenée dans ton Audi décapotable. Tu étais fier, heureux. La vitesse nous a vite grisés. Tu t'es arrêté sur un chemin forestier et nous nous sommes aimés sans retenue, sans peur d'être vu, voire davantage excités.

Je te regarde. Tu avances encore et toujours, dans cette posture **étrange** de vieillard. Tu longes un mur, un autre mur gris… une autre prison ! Tu sembles te voûter davantage, jusqu'à t'agenouiller. Tes genoux heurtent un sol froid, encore humide de la rosée matinale. Tes

mains s'appuient sur un bord froid, lisse. Il y a un bac avec de la terre et aucune fleur. Des larmes coulent sur tes joues, des larmes trop longtemps refoulées depuis ce jour où ils t'ont enfermé.

Tu restes ainsi un long moment repensant à cette soirée du réveillon. C'était chez des amis pas très loin d'ici, pas très loin de chez nous d'ailleurs. Il y avait des toasts, du foie gras, des tournedos avec de petites pommes dauphine, du fromage, une salade de fruits. Et pour accompagner cette orgie, il y a eu les cocktails à base de rhum. Rappelle-toi le mojito à la fraise, un délice ! On buvait ça comme du petit lait ! Il y a eu aussi le Gewurztraminer, le Bordeaux, le Champagne. Et voilà que tu comptes et recomptes les verres d'alcool. Tu n'en finis plus ! Tu sais, je pense que j'ai bu autant que toi, mais ce dont je me rappelle surtout, c'est ce baiser, celui qui suit le compte à rebours, celui qu'on attend tous depuis le début de la soirée : ce baiser espéré, désiré, profond, sincère. Bonne année !

Lentement tu as redressé la tête et tu m'as enfin regardée. Mais je ne suis plus qu'une photo, un prénom et… deux dates.

A9

CONCOURS D'ECRITURE DE SENLIS – 2019/2020

IMPREVU

Aujourd'hui j'ai décidé d'être !

C'est une idée qui m'est venue comme ça en ce mois de janvier où le **soleil** se faisait pourtant rare derrière les nuages.

Je me suis tapie dans son ombre, à son insu.
Je ne sais pas ce qui m'a pris, je l'ai décidé sans lui demander son avis. Tant pis, c'est comme ça, dans la vie on ne fait pas toujours ce que l'on veut ! C'est sûrement quelque chose que moi aussi j'apprendrai plus tard.

Finalement, j'ai décidé de les avertir de ma présence.
Contrairement à ce que je pensais, c'est lui qui s'en est rendu compte le premier et qui le lui a dit. Elle ? Elle ne l'a pas cru au début. Elle ne fait pas assez attention à sa personne pour se rendre compte de ces choses-là. Peut-être parce qu'elle s'occupe plus souvent des autres et qu'elle s'oublie un peu, beaucoup… J'ai eu le temps de le comprendre du fond de ma cachette.

Je ressens la chaleur de ce cocon qui est fait pour moi et où je me sens si bien, si enveloppé de douceur. J'entends un cœur qui bat près du mien pourtant si petit encore, mais qui n'a rien à envier au plus grand. Ce rythme lent et régulier m'apaise, je me rendors. Je sais qu'elle est là, qu'elle m'attend, qu'elle me veille et me protège, tout comme lui. Je l'entends aussi, tout près de moi dès la nuit tombée.

Aujourd'hui elle est angoissée, je le sens.
Je n'aime pas cette émotion qui l'envahit et la commande, mais je ne peux rien faire. Alors je me fais toute petite et j'attends. Heureusement qu'il est là à ses côtés, qu'il veille. Il sait comment s'y prendre pour la rassurer et l'aider à remonter la pente pour aller mieux. C'est vrai que je suis un gros chamboulement, bien plus que je ne le pensais quand je me suis accrochée à elle malgré les ouragans que j'ai essuyés. J'essaye de la soutenir comme je peux. Après tout, elle aussi en a essuyé des tempêtes de l'autre côté de cette **paroi**. Comme un effet papillon, c'est moi, si petite encore, qui les ai déclenchées en accaparant son temps, son travail et sa santé. Mais malgré tout elle ne m'en veut pas, elle me l'a dit : « C'est la vie, on s'en débrouillera ! ». Et comme chacun sait, la vie **inexorablement** suit son cours, ne nous dit rien, mais nous apprend tout !

Je n'étais pas prévue et malgré cela je sais déjà qu'ils seront toujours là pour moi. Je les sens impatients de me rencontrer.

J'étais si empressée à mon tour de les connaitre que j'ai voulu forcer le destin. Mais ils ne l'ont pas entendu de cette oreille et m'ont demandé de patienter encore. Je n'aurais pas dû, maintenant elle ne peut plus bouger. C'est moins rigolo, je ne suis plus bercée comme avant. Mon ardeur leur a fait peur, du coup je vais attendre encore pour les rencontrer, pour ne pas les brusquer ou les inquiéter davantage.

Dehors ça bouge beaucoup tout à coup. J'entends que je suis en retard. En retard ? La notion de temps n'est pas la même ici. Aurais-je loupé mon rendez-vous ?

Je sens qu'elle n'est pas bien.
Et lui non plus d'ailleurs. Il s'inquiète beaucoup pour elle, je le perçois. Mais ce n'est pas réellement ma faute, c'est mon cocon qui me malmène et qui la malmène par la même occasion. Un peu trop sans doute… Bien plus que ce qu'elle veut bien laisser voir, je l'entends moi, d'ici ! Je la sais battante, même si plus d'une fois je la ressens vouloir lâcher prise. Elle s'accroche et c'est là que je les entends m'appeler tous deux de leur cœur si empli d'amour à mon encontre.

Je suis enfin décidée, c'est le moment que je choisis pour aller les rencontrer.
Je m'en vais dans un dernier élan pour découvrir ces deux êtres qui me désiraient depuis tout ce temps.
Je m'en vais quitter ce cocon protecteur, m'envolant de mes propres ailes pour découvrir ce monde **étrange** qui les entoure.

Je m'en vais, ça y est, c'est aujourd'hui qu'enfin la porte s'ouvre…

AM

Deux mille vintage

« La porte s'ouvre... »
Oh la jolie phrase... Que fais-tu là ? Tu es perdue ?
« Je veux jouer ». D'accord, je peux te jeter en l'air, te torturer, te noyer, t'oublier...
Tu ne veux pas. Tu veux quoi alors ?
Tu veux que je prenne en considération ce que tu signifies. Bon.
« Ecrire ».
D'accord, j'aime bien écrire.
C'est facile... Et puis c'est gratuit !
Voilà justement une grande enveloppe oblitérée. On recycle !
Et ce beau carton de stylos ? Le bleu ?
Que faut-il encore...
« Des mots » ? Enfantin. On les recycle à l'infini et ils ne se plaignent jamais.
« De l'inspiration » ? Mais dis-moi, elle n'en finit pas, ta liste...
Pour l'inspiration, je propose une méthode. On marche. Ensuite on s'assied et on récolte.
Quoi encore ! « Du temps ». Et même, « beaucoup de temps »... C'est difficile à trouver, le temps. Bon, on réfléchira plus tard.

Nous avons donc marché pour secouer les mots et nous sommes assises. Un petit café d'habitués nous a accueillies.
Ensuite il fallait attendre et surtout, ne rien faire. L'inspiration arrive on ne sait d'où.
Rien à l'horizon, à dire vrai. Peu importe, c'est si bon... Mais c'est déjà...

« Encore faut-il écrire ! »
... fini !
La voix vient de la table voisine. Un inconnu. Il développe : « C'est bien, les évidences, mais l'inspiration ne sert à rien si l'on ne peut pas écrire... » Qu'entend-il par là ? Le temps presse, je me jette à l'eau. « Vous avez une idée ? — Parfaitement — On pourrait s'allier ! J'écris sous votre dictée et le tour est joué ! — D'accord. Mais... je vous préviens, je signe. »
Je jette un œil sur l'enveloppe : « En revanche, il ne reste qu'un verso ». Et sur la pendule : « Et une demi-heure au mieux. Vous êtes prêt ? » Il est prêt.

« « LA PORTE S'OUVRE » martèle le professeur. Il insiste : « Vous entendez, elle S'ouvre -toute seule. C'est **étrange** ou symbolique, vous comprenez ». Des rires fusent. Une voix glisse : « C'est quoi une porte ? » Toute la classe s'esclaffe. Le professeur : « Il n'empêche que vous devez vous transporter en bas du vingtième siècle, quand aucune porte ne s'ouvrait par magie. J'attends le rendu dans deux semaines. »
Fin du cours. La **paroi** s'efface, la salle disparaît. Louis rejoint Antoine dans la cour. Les vantaux du portail coulissent à leur approche. Les deux garçons se retrouvent dans la rue.
« Encore heureux, qu'elles s'ouvrent toutes seules ! T'as toujours ta porte, toi ? — Je ne veux pas en parler. Je peux compter sur toi ! — Tu me prends pour qui ?
— Alors viens ».

Louis possédait une porte. Seule trace d'un passé révolu, destinée à le sublimer.

Au profit d'une redistribution des espaces, le grand panneau s'était retrouvé dans la chambre de Louis, dès sa petite enfance.
A cette époque, les ouvertures s'étaient toutes métamorphosées en tables de tennis, portemanteaux, têtes de lit et îlots de cuisine. Le tout « vintage ». Ses parents l'avaient conservée « porte », tout simplement. Peu à peu, elle avait gagné ses titres de noblesse. De vintage, elle était devenue pièce de collection, puis était tombée dans l'oubli. Plus exactement, Louis l'y avait précipitée, le jour où il avait découvert, effaré, tout ce qu'il y avait gravé sans s'en apercevoir. La peinture était grêlée par les noms et les dates. L'horreur !
Un simple rideau la mit hors mémoire.

« La voilà »

Une belle porte bleue trois points les attend. Bienveillante et tranquille.
Antoine tapote le cadre: « Ça va ma vieille ?
— Tu n'as jamais réussi à l'ouvrir ?
— On a perdu les clés. Les serrures sont rouillées. Et puis... »
Louis revoit l'expression espiègle de son grand-père, tournant lentement la poignée : « Si tu savais ce qui se trouve derrière !! ». Puis, le temps avait soudé les verrous. Un spécialiste l'avait découragé : « On n'a plus les pièces ». En désespoir de cause, il en était venu à expérimenter en cachette les modes d'emploi les plus improbables, des grimoires aux poèmes d'un certain Francis Ponge, hôte à vie de la maison. Ses vers le narguent depuis toujours. Il les connaît par cœur. « *Les rois ne touchent pas aux portes.* »
« *Ils ne connaissent pas ce bonheur* ».
Louis non plus.
« *Le bonheur d'empoigner au ventre par son nœud de porcelaine* »... Certes. Mais jamais de « *déclic* », jamais de « *ressort puissant* », surtout « *bien huilé* ».

Antoine part explorer la cuisine. « T'as pas faim, toi ? »
Louis n'entend pas. Il vit tant de changements actuellement, qui bouleversent sa vie. Il tortille la poignée machinalement, tout à son émotion, la tendresse de son âge. « *D'une main amicale, il la retient encore* »...
Subitement la porte cède. Il perd l'équilibre. Un jardin désordonné pénètre l'espace. Un soleil aveuglant, des lianes de lumière. Qu'est devenu le jardin de son grand-père ? La porte ondule et se contorsionne. Il reconnaît immédiatement son rire. Elle riait tout le temps. Elle est là, plantée dans son tablier bleu, les mains sur les hanches. « Grand-mère ? » « Mon petit Louis ! Que fais-tu ici ? » « Tu... tu vas bien, grand-mère ? » Elle rit : « Très bien, juste un peu rouillée ! Tu viens chez nous ? » « Je... ». L'apparition disparaît. Il referme la porte, le cœur chaviré.

Antoine revient de la cuisine :
— Alors, tu l'as ouverte ?
— On s'en va.
— Pourquoi ? On n'essaie pas ?
Non. Une porte, ça ne s'ouvre pas. »

A17

Dernier voyage, classe économique.

La porte s'ouvre. Entrebâillement tout d'abord. D'un seul coup « vlan » en grand. Une silhouette massive se découpe dans l'encadrement où le soleil se déverse en flots. Je ne distingue que cette ombre lourde, les épaules larges sont impressionnantes. Un pied est encore suspendu, celui qui, sans doute, a forcé l'ouverture. Les bras repliés sur un gros paquet n'ont pas dû, en effet, pouvoir servir une ouverture plus douce. Je suis tout à la fois éblouie par cette lumière brutale et aveuglée par l'ombre énorme qui se couche sur moi. J'entends, je distingue les formes mais mes sens sont ralentis. L'ombre est rouge sombre, d'un rouge de Château Neuf du Pape. Comme c'est **étrange** me dis-je. Puis je me souviens. La chute. Mon crâne qui a cogné sévèrement sur le porte parapluie en fer forgé dans l'entrée. Le sang qui a glissé entre mes doigts quand j'ai porté mes mains au front. Je suis sur le sol, allongée là. Je sens le paillasson épais sous le dos et les reins. Je sens les pieds nus sur le parquet, le bois lisse, délicat comme une soie. L'ombre lance son parquet par-dessus mon corps. Un bruit mou pour son atterrissage, une odeur de carton et de plumes. L'ombre engage un pas. Une chaussure poussiéreuse s'arrête sous mon nez. Odeur de sécheresse. Ah oui ! c'est Août et ses flammes d'été dehors. Puis l'ombre m'enjambe. Il n'y a plus que le **soleil** vif qui me lacère les yeux. Je les ferme. Des bulles blanches et roses dansent sous mes paupières. Je crois que j'ai dormi un peu. Ce sont les bruits qui me réveillent. L'eau cogne dans la robinetterie de la cuisine, le robinet est ouvert à fond ! des éclaboussures giclent sur la faïence et le sol. Mille gouttes qui se fracassent en un chaos indescriptible, chacune explose dans ma tête. J'ai mal. Je ne parviens pas à bouger. Le fracas est semblable à ces déflagrations de fusils mitrailleurs. Me revient le souvenir d'un mois d'Août plus lointain, de mon corps couché dans l'herbe, face contre terre, du hurlement sourd que je pousse, de la terreur, et l'étouffement venu du corps de ma petite sœur sur ma nuque. J'aimerais crier à l'ombre de couper l'eau. Elle se coupe, la tuyauterie exulte, « bang », un coup de bélier. Charles décidément a mal refait cette plomberie. Charles. Mon amour, mon vieil amour, mon vieux mari. Un coup de pied repousse mes jambes. Me voici tordue vers l'avant. Des bruits feutrés reprennent. Quelque chose est étalé derrière moi, ça me fait penser à la couette que je lisse sur mon lit avant de m'y glisser. J'entends l'ombre déglutir, elle boit, c'était ça l'eau. Sa respiration est proche, l'ombre doit se trouver à genoux juste derrière. Je garde les yeux fermés et je me concentre. Le soleil sèche le sang sur mes lèvres. Boire. L'ombre me renverse en arrière, me plie en position fœtale. Je suis bien sur une couette duveteuse. Les pans se referment. Le soleil a disparu. Je suis soulevée, emportée. Soudain j'ai quinze ans et je suis de retour dans les bras de mon Charles qui me fait

tournoyer comme un fou jusqu'à ce que je le supplie de me reposer ! Et un baiser pour sceller notre paix et nos rires. Sauf que, là je suis jetée dans le carton que j'identifiais tout à l'heure. Je rebondis un peu. Ma tête roule et cela est douloureux. J'ouvre les yeux. Une lumière lointaine s'immisce. Puis l'obscurité complète qui vient avec ce que je pense être les rabats du carton. Mon cœur cogne comme un tambour aux résonnances irrégulières. J'ai compris ! Je suis en train de mourir, bientôt morte. La puce glissée sous la peau de mon poignet a donné l'alerte. C'est le ramassage du corps. Je vais au crématorium. Efficace cette assurance « presque mort et déjà disparu » ! Très peu cher aussi. Je préfère laisser le maximum d'argent aux jumelles, elles sont grandes mais elles ont bien le droit de se faire plaisir : un voyage, une escapade. Et puis c'est écologique ! Tout est en matériau recyclé et tout sera brûlé. Place nette pour l'avenir. Je souris. J'ai eu une belle vie. Je vais rejoindre ma petite sœur radieuse et mon Charles. **Inexorablement** je glisse vers l'inconnu. Je sens qu'on m'emporte.

LE SECRET A37

La porte s'ouvre et se referme aussitôt sur l'intimité de la classe...

Dehors, la pluie tombe sans bruit... Ca fait des jours et des jours qu'il pleut sans relâche... Les gouttes ruissellent sur les carreaux, tel un chagrin sans fin. Au loin, les champs, partout où il existe une petite déclivité, se remplissent d'une eau qui brunit, à mesure que la boue se dilue... Sur le bord des mares, quelques vers de terre mous et blanchâtres, se sont noyés. Ils ont dû frétiller un moment pour s'extraire de toute cette vase et puis, ils ont capitulé. L'eau a été la plus forte. Et maintenant, ils gisent là, abandonnés sur le bord, inutiles...

Dans la cour, des plaques de goudron ont sauté par endroit. Là aussi, l'eau s'est infiltrée. A la surface, des miettes de papier flottent, tout effilochées. Les yeux mi-clos, Louise peut voir les petits de CP, accroupis en cercle, en train de les agiter fébrilement, tels de minuscules drapeaux flottant au vent.

Au printemps, lorsque le **soleil** chauffe, c'est dans ces ridicules anfractuosités qu'ils jouent des heures, récréation après récréation, au « sable doux », le nom qu'ils donnent à cette terre sombre et granuleuse, patiemment gratouillée sous le grillage, mais si travaillée, si caressée, tellement filtrée entre les doigts qu'elle en devient aussi douce que le sable blanc des Tropiques. En tout cas, c'est ainsi que Louise peut imaginer les plages lointaines, à l'autre bout du monde. Là où il doit faire beau. Toujours beau. Sable noir d'ici, sable blanc de là-bas...

Assise derrière le bureau, la maîtresse poursuit sa dictée à la classe : « *On entre dans la cave. Tout de suite, c'est ce qui vous prend. Les pommes sont là, disposées sur des claies...* ».

Louise l'entend de loin... Une histoire de pommes, à l'odeur délicieuse, qui donne envie de refaire le voyage à l'envers... La voix étouffée traverse un brouillard tellement épais qu'elle ne peut l'atteindre qu'en surface. Comme toute cette eau qui frissonne à peine sous le souffle du vent, mais qui se creuse, se tortille, s'arc-boute sous la violence de la pluie qui tombe plus drue, à présent. Une odeur désagréable, faite de relents mêlés de sueur, d'urine, de plastique et de camphre, l'odeur unique que prennent les salles de classe mal aérées les jours de pluie, achève d'envelopper Louise qui flotte au-dessus de cette masse gluante qui racle le papier en tirant la langue et en soupirant.

... Même le regard de Louise s'est embué. Flou, **diaphane**, liquide, il n'y subsiste plus aucune trace de vie. Eteint, noyé lui aussi, par cette eau qui recouvre tout, qui lave toute force vive, qui transporte l'âme de la petite fille ailleurs, loin d'ici, loin de cette classe alanguie, trop chaude, trop molle pour éprouver encore des envies.

La maîtresse observe l'enfant silencieusement, en articulant exagérément les mots de la dictée : « ... *L'odeur des pommes est une déferlante. Comment avait-on pu se passer si longtemps de cette enfance âcre et sucrée...* ? ».

Une enfance sucrée, vraiment ?

Cela fait un moment que le stylo s'est immobilisé à une vingtaine de centimètres du cahier de Louise. Son visage, agité de soubresauts presque imperceptibles, est devenu douloureux. La maîtresse sent intuitivement que quelque chose ne tourne pas rond... Mais l'enfant garde son secret.

La cloche sonne...

Dans un bruit de chaises bousculées, de cahiers fermés et de cartables bouclés, les élèves se lèvent et disparaissent en riant dans le couloir. Lentement, Louise achève de ranger ses affaires. Dernière à être encore dans la salle, elle tourne la tête vers la fenêtre. La maîtresse regarde dans la même direction. Un homme **étrange**, vêtu d'un caban usé, mal rasé, l'air sale, chapeau sur la tête, cigarette au bec, attend à côté de la grille.

D'emblée, la vue de cet homme à l'aspect vaguement menaçant, la met mal à l'aise. « Menaçant ? » se dit-elle... Qu'est-ce qui peut bien lui donner ce sentiment ? Ce curieux chapeau de gangster ? ... Ou le regard de Louise, peut-être, qui s'est brutalement assombri, chargé de peur, de colère et de souffrance. En un instant, son corps s'est ratatiné, réduit, presque effacé, comme celui d'une enfant malade... La maîtresse se dit qu'il lui faut vraiment creuser un peu plus profond, parvenir à gagner la confiance de la fillette, pour comprendre la raison de ses trop nombreuses rêveries et de ce regard désespéré...

La pluie tombe de plus en plus fort. Toujours installée derrière la fenêtre de la classe, la maitresse regarde les deux silhouettes mal assorties qui s'éloignent dans un paysage glauque. L'homme a attiré la fillette vers lui. Elle a résisté un instant, puis s'est soumise, tête baissée, en trainant les pieds.

Avant de disparaître au coin de la rue, elle se retourne et croise les yeux de l'enseignante.

Il n'y subsiste plus aucune peur, juste de la haine et de la détermination.

La maîtresse frissonne. A son tour, elle range cahiers et livres dans son cartable et se dirige vers le fond de la classe.

La porte s'ouvre.

A41

Je suis bien ici...

La porte s'ouvre comme tous les matins, comme une antienne, comme si j'étais le seul dont elle s'occupera.

La voilà Louna, elle est là devant moi.

Germain est assis sur un banc du parc de la maison de retraite où il vit à présent depuis un an.
Au fronton de la grande bâtisse en granit « ENE AR VRO » en breton « l'âme du pays » joli nom pour un EHPAD comme on dit aujourd'hui.
Dans ce village côtier sentant bon le goémon, les genêts et le vent du large on se réveille et on s'endort avec le cri des mouettes.

Il a vendu sa maison, devait partir vivre au Canada chez son fils; pas pour lui les frimas, la neige, la viande de caribou, Germain aime trop sa région, sa liberté, son choix fut vite pris.
Laisser la place, s'effacer gentiment.

Oui, il est bien ici avec ce pouvoir encore de diriger le reste de sa vie.

James nom de famille Parkinson, tout début de cette maladie agitante a dit le neurologue, traitement léger, il peut manger seul tenir sa cuillère, son verre, marcher en trottinant mais il a besoin d'aide pour la toilette, s'habiller, se coiffer, se chausser devient difficile, pas de lacets, super cette mode du velcro.

Tu trembles vieille carcasse !

Aloïs non plus n'a pas encore trop bousculé ses neurones. Possible pour l'instant de gérer beaucoup de choses.

Alors pourquoi tous ces gens autour de lui s'obstinent-ils à trouver **étrange** d'avoir préféré cet endroit pour finir son bout de chemin.
Je suis bien ici, je vais tout vous expliquer dira-t-il.
Avez vous la chance de connaître Louna ma délicieuse petite infirmière, mon petit rayon de **soleil**, ma fille de cœur.
Lorsqu'elle se penche pour me chausser tout à moi son joli décolleté.
Coquin va ! Elle rit de toutes ses petites dents blanches comme des perles; ça la fait marrer.
Louna sourit tout le temps et me porte une attention de tous les instants, je l'appelle ma petite chérie et je suis son chouchou.
Elle entre dans ma chambre « bonjour Monsieur Germain » de son charmant petit accent des pays de l'est, je fonds littéralement, tout devient couleur.

Sa bonté est égale à sa beauté.

Mais oui je vous le redis; je suis bien ici, ne jugez pas trop vite, ne soyez pas surpris, cessez vos pourquoi tu restes là et patati et patata, pourquoi t'es tu assigné à résidence tout seul ?

La douche c'est dix minutes pas une de plus, pour moi ce sera vingt.
Retour dans mon enfance, maman nous lavait dans un grand baquet mousseux à même le sol de la cuisine près du poêle ronflant comme un gros chat. Sa main dans un gant de crin nous étrillait gaillardement. Celle de Louna n'est que velours et douceur.
Sa tendresse bienveillante me bouleverse « - un peu d'eau de Cologne Germain c'est bon pour le moral ».

Et les loisirs me demande t-on très souvent, les ateliers créatifs, les cartes, la télé, chanter dans la chorale, chanter ?
J'ai appris à Louna « Le Zizi » de Pierre Perret, pure bonheur de voir ses yeux du noir poudré des cœurs de tulipe pleurer de rire. Franche rigolade...

Je leur laisse volontiers leurs chansons du temps passé,Tino le corse, Edith la piaf, moi j'écoute du rap, du slam Abdel Malik ses rimes canailles, sa brute poésie et ses jolis mots qui claquent.

Ici il faut bien employer son temps, fichtre non, le temps est immatériel, ne s'emploie pas il s'écoule **inexorablement**.

Solitaire, j'aime voyager, rêver à travers les livres et puis très souvent je m'offre des escapades chez Léon, le bistrot au coin de la résidence, là, personne ne me dérange, le patron me connaît bien et me sert ma bollée de cidre, parfois un petit verre de chouchen que je déguste en regardant passer les jolies filles.
De ma place près du juke-box j'observe toute cette jeunesse pleine de vie prenant son quartier ici à la sortie du lycée.
L'ambiance est bruyante mais joyeuse.
Plus de pépés mémés en fauteuil avec leur attitude de montre arrêtée.

Heureux je suis de tous ses petits riens qui font tout.

Mais il y a des matins ou c'est Simone derrière ma porte. Louna en repos je fais grise mine et reste en pyjama.
Simone râle, Simone la sans sourire, la sans bonjour exerce son métier sans joie, seule à nourrir ses enfants, le bus, les nuits de garde.
Simone la revêche n'a t-elle pas le droit d'être amère ?
Qui voudrait de cette vie de servitude à s'occuper de vieillards cacochymes, laver, changer les couches, faire manger en forçant des bouches difficiles.

Simone, elle, traîne les pieds par lassitude.

Et puis, un jour viendra aussi le moment de vous dire deux mots de mon autre pote Euthan; Louna aussi le connaît, nous en parlons tous les deux avec une grande sérénité.

Lorsqu il frappera à la porte, c'est elle qui lui ouvrira.
Elle me l'a promis, juré sur la tête de son grand père en Roumanie.
Pas d'aller sans retour pour la Suisse ou la Belgique.

Ce jour là ma porte se refermera sur ce lourd et doux secret entre elle et moi.

OUI JE SUIS BIEN ICI...

IL ETAIT BIEN ICI.

A44

VERTIGE

La porte s'ouvre... enfin ! Il guettait cet instant
Où s'entrebâilleraient l'un et l'autre battant,
Prisonnier de la nuit entre ces quatre murs,
Il tournait en carré, vivante quadrature
D'un cercle imaginaire où ses rêves d'enfance
Avaient le lourd parfum de la désespérance.
Et voici peu à peu que s'éclairaient les ombres,
Effacées par le jour qui chassait la pénombre.
Il regarda la porte entièrement s'ouvrir
Et s'aperçut alors ne pouvoir pas s'enfuir,

Car il se retrouvait sur un balcon de verre,
Fiché dans la paroi d'une falaise altière
Qui dominait la mer depuis le haut des cieux
Et plongeait tout en bas dans des rouleaux furieux.

Au moment où, défait, il allait revenir
Entre les quatre murs qui l'avaient vu partir,
Il entendit la porte d'un coup se fermer.
S'il avait pu sortir, il ne pouvait rentrer.

Lors il s'est avancé jusqu'au bord du balcon,
Translucide support, diaphane construction,
Embrassant du regard tant d'espace à la fois
Qu'il oublia ses peines et ses désarrois.

Quand, s'étant trop penché dans un élan stupide,
Son corps a basculé, attiré par le vide.

Il tombait lourdement, jouet de la pesanteur,
Pantin écartelé essoufflé de terreur.
Plus de balcon de verre ou de porte fermée.
Etait-ce juste prix contre sa liberté ?

Son cœur tel un tambour qui battait la chamade,
Cognait et prédisait la fin de l'estrapade.

.../...

Illusion d'espérance au fond de sa débâcle,
Il étendit les bras. Impossible miracle :
Sa chute se mua, en un dernier sursaut,
En un glissement d'aile imité du gerfaut.

Voulant alors tenter de donner à son vol
Ce qu'il fallait d'allant pour s'éloigner du sol,
Je l'ai vu battre l'air pour s'en aller plus haut
Tel un oiseau blessé tombant d'un arbrisseau.

Tous ses efforts, hélas, ne furent qu'illusoires :
Inexorablement sa lente trajectoire
Lui traçait un destin qu'il lui fallait descendre
Sans qu'il soit assuré de pouvoir le comprendre.

Et c'est tout en douceur que le vent l'a posé,
Au pied de la falaise à la porte fermée,
De laquelle, là-haut, à mille et un étages
Emergeait un balcon, un bien étrange ouvrage.

Doucement je l'ai vu s'étendre sur la grève,
Puis refermer les yeux pour rejoindre ses rêves.
Le sable était brûlant et le soleil glacé.
Et il ne savait plus ce qui s'était passé.

Ce qu'il avait vécu ou qu'il avait cru vivre
S'était évanoui où rien ne peut survivre :
Le monde de l'oubli, de l'ombre intemporelle,
Où tous les souvenirs meurent dans l'irréel.

A54

LES PORTES DU PARADIS

« La porte s'ouvre… » tonitrua une voix métallique dont l'écho résonna par trois fois dans le silence. Je flottais sur des nuages moutonneux, légère, immatérielle, béate.

Ça y est ! cette fois ci je suis bien morte ! J'avais tant de fois frôlé la Grande Faucheuse, au cours de ma vie de journaliste, lors des reportages photos à risques, que cela me semblait à la fois prévisible et étonnamment agréable. Finalement c'est chouette pensais-je avec un grand flou dans la tête

« La porte s'ouvre… répéta la voix » Ah ! les portes, une vraie passion !

Du temps de ma vie terrestre, je vouais un véritable culte à toutes les belles portes que je croisais, qu'elles soient en chêne centenaire ou en bois vermoulu. Gardiennes des secrets des hommes elles seront pour toujours un mystère, tour à tour protectrices ou geôlières, royales ou misérables. J'en avais fait un livre recueil en souvenir des émotions suscitées par leur rencontre toujours émerveillée. Mais ce jour-là, de quelle porte était-il question ?

Toujours friande d'aventure, j'avais réussi après des manœuvres de haute voltige, à persuader mon rédacteur en chef de m'envoyer en reportage inaugural à bord du premier vaisseau spatial commercial français en partance pour la lune. J'avais suivi un entrainement intensif à la fois pénible et exaltant. Mon égo frétillait de bonheur lorsque les curieux me demandaient de raconter mon aventure. J'étais encore à l'âge imbécile où l'on croit que la vie est une grande course de fond et que la compétition est le seul moyen de conquérir sa place. Pour gagner la mienne, influencée par l'évolution individualiste de la société, j'avais renoncé à la maternité, à l'idée simple et naturelle d'avoir une famille. J'avais même renoncé à vivre en couple, préférant les amours éphémères au détour d'un voyage. Pas d'engagement, pas d'attachement donc pas de souffrance ni d'entrave à ma liberté.

Je n'étais pas seule dans ce cas. Les valeurs traditionnelles de la famille et de l'amour romantique avaient été supplantées par d'impérieux faux besoins de consommation. Après avoir malmené la terre en épuisant ses ressources, et, usé le corps et l'espoir des hommes, les instigateurs de compétition avaient momentanément quitté la terre exsangue pour se tourner vers un autre champ d'expérience. Le cosmos. Partout s'ouvraient des plates-formes d'essai de lancement et des centres d'entrainement. Les créateurs de mode, à la place traditionnelle de la robe de mariée en fin de défilé, présentaient des combinaisons spatiales très chic. Les billets, encore peu nombreux, se vendaient aux enchères. Les banques proposaient des crédits privilégiés au taux imbattable. Pour aller dans le sens de ce vent nouveau de conquête cosmique, il était de bon augure professionnel de décrocher ce reportage extraordinaire.

Placée dans mon cœur au même titre d'intérêt que les portes, la lune m'avait toujours fascinée. Je ne l'avais avoué à personne, mais, malgré les apparences guerrières de mon comportement extérieur, j'avais gardé une attirance enfantine pour la magie lunaire dont les mouvements immuables et changeants m'émouvaient. Poser le pied sur ce luminaire fantasque c'était aller au-delà du rêve dans une autre réalité jusqu'alors interdite aux terriens ordinaires.

Mais est-il souhaitable de vivre ses rêves ? Ne doivent-ils pas rester bien au chaud dans l'univers onirique ?

Il était un peu tard pour se poser la question. J'étais sanglée sur le siège de l'habitacle du vaisseau. Harnachés dans nos combinaisons ridicules rivalisant d'originalité, nous étions tous figés dans la posture « décollage » que nous avions apprise lors des entrainements. Nous avions bu une boisson euphorisante soigneusement dosée par les responsables du suivi médical des passagers. La peur était amadouée, noyée dans les brumes chimiques.

C'était le grand jour J, et l'heure H. Une formidable poussée nous colla à nos sièges. J'avais momentanément oublié ma mission d'observation. Je fermais les yeux en me demandant, le cœur battant, si ce n'était pas le début de mon dernier voyage ! Le vaisseau propulsé par la fusée Luna 1ère était lancé vers la stratosphère.

« La porte s'ouvre... » un roulement de **tambour** accompagnait la voix qui psalmodiait mécaniquement ces trois mots comme pour annoncer l'entrée d'un haut dignitaire ou bien qu'une sentence allât être **inexorablement** exécutée.

Je flottais toujours, portée par des nuages cotonneux et **diaphanes** dont les couleurs qui allaient du blanc au rose tendre évoquaient d'énormes barbes à papa. Je me demande s'ils ont bon goût gloussais-je intérieurement. J'avais envie de rire, la mort semblait si douce... Tout était **étrange** et simple à la fois. Tiens donc ! c'est peut-être la porte du temps qui s'ouvre pour mon grand passage ?

Tant pis si je suis morte, je me sens tellement bien ! Qui veut jouer à saute nuages ? je rebondissais joyeusement comme une balle en caoutchouc en me demandant si j'allais bientôt rencontrer Dieu le père pour faire le bilan de ma vie. Imprégnée de l'esprit marchand du monde de la compétition, je me demandais si l'on avait des pénalités pour mauvaise conduite ou des récompenses pour la bonne !

Madame, madame, ouvrez les yeux, nous sommes là, vous êtes sauvée ! Comment ça je suis sauvée ? Je ne veux pas être sauvée je suis tellement bien ! c'est vous Dieu le père ?

De beaux yeux attentifs me scrutaient avec inquiétude. Non je ne suis pas Dieu le père, je suis le professeur Alexandre Salomon spécialisé dans le domaine de l'euphorie cosmique. Vous avez été happée par un vortex en franchissant la porte ouverte du vaisseau précisa-t-il pour m'éclairer avec un sourire bienveillant !

Alors je n'ai pas marché sur la lune, je ne suis pas morte et mon reportage est fichu ? c'était inhabituel, malgré ce constat, je ne m'inquiétais pas. Au lieu de cela, je pensais qu'Alexandre Salomon avait un très beau sourire et qu'avec un nom doublement royal comme le sien, il ne pouvait être qu'un grand sage...Mais où est donc le vaisseau m'inquiétais-je tout à coup, ont-ils atteint la lune ? hélas non ! la manœuvre de séparation d'avec Luna 1ère s'est mal passée, d'importants circuits ont été endommagés, le vaisseau à amerri, nous sommes à la recherche des survivants. Vous êtes la première et la seule pour le moment.

Nous étions sur un grand radeau balloté par une forte houle. J'étais engoncée dans ma combinaison rose super chic qui portait sur le devant le nom du journal qui m'avait missionnée. Il avait dégagé mon visage du masque inutile et étouffant. Je mangerais bien quelque chose de sucré, doux comme de la barbe à papa déclarais-je en riant je vous expliquerai pourquoi...

Une lueur brillante alluma son regard. Je pensais qu'en échappant à la mort j'avais eu droit à un bonus existentiel ça valait vraiment la peine de revoir mes valeurs pour vivre une belle histoire d'amour !